

Au Japon spectral

Lafcadio Hearn

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

…Et à l'heure du couchant ils parvinrent enfin au pied de la montagne. On n'y voyait aucun signe de vie, — ni trace d'eau ni de plante, — ni l'ombre d'un oiseau qui volait, rien que la désolation s'élevant vers la désolation. Et la cime se perdait dans le ciel.

Alors le Boddhisattva dit à son jeune compagnon : « Ce que vous avez demandé à connaître va vous être révélé. Mais le lieu de la vision est encore éloigné, et le chemin est rude. Suivez-moi et ne craignez rien. Car les forces nécessaires vous seront données ».

Le crépuscule tombait tandis qu'ils gravissaient la montagne. Il n'y avait ni chemin tracé, ni aucune sente révélant le passage d'autres êtres humains ; et le chemin montait par-dessus un entassement sans fin de fragments empilés qui roulaient ou se dérobaient sous les pas. Parfois une masse, délogée, allait se fracasser dans l'abîme avec des échos creux ; parfois la substance piétinée éclatait comme une coquille vide. Des étoiles pointèrent, scintillantes, puis l'obscurité se fit encore plus profonde.

— Ne craignez rien, mon fils, dit le Boddhisattva, en guidant toujours son compagnon. De danger il n'y en a point, bien que le chemin soit sinistre.

Ils continuèrent à monter vite, vite, sous les étoiles, poursuivant leur ascension grâce à l'aide d'une force surhumaine. Ils passèrent de hautes zones de brumes, et ils aperçurent à leurs

pieds, s'élargissant sans cesse à mesure qu'ils montaient, un flot silencieux de nuées, comme la marée d'une mer lactée.

Les heures se suivaient et pourtant ils continuaient leur ascension ; des formes invisibles cédaient sous leurs pas avec des fracas doux et mats, et à chaque fracas de faibles lueurs froides s'éveillaient pour s'éteindre aussitôt.

Et une fois le jeune pèlerin posa la main sur un objet lisse qui n'était pourtant pas de la pierre, et, l'ayant soulevé, il entrevit vaguement le sourire grimaçant de la mort.

— Ne vous attardez pas ainsi, mon fils, dit la voix du Maître, l'encourageant. Le sommet qu'il nous faut atteindre est encore très, très éloigné.

Ils continuèrent à monter à travers l'obscurité, et ils perçurent sous leurs pas les faibles et doux craquements ; ils virent des lueurs glacées se tordre et mourir. Puis enfin, le bord de la nuit frissonna, les étoiles commencèrent à défaillir, et l'orient fleurit.

Pourtant ils montaient toujours, vite, vite, poursuivant leur ascension à l'aide d'une force surhumaine. Et maintenant la frigidité de la mort les entourait, et un immense silence. Une flamme dorée s'alluma à l'est.

Alors, pour la première fois les abîmes révélèrent leur nudité au regard du pèlerin, et il fut étreint par un tremblement et par une crainte sinistres. Car il ne vit point de sol, ni sous ses pieds, ni autour de lui, ni au-dessus de lui. Il ne vit qu'un entassement prodigieux, insondable, de crânes, de fragments de crânes et de poussière d'os, dont le remous était parsemé d'un scintillement

de débris de dents qui rappelait celui de débris de coquillages dans les épaves abandonnées par le reflux.

— Ne craignez rien, mon fils, cria la voix du Boddhisattva. Seuls les cœurs forts peuvent parvenir au lieu de la vision !

★

Derrière eux le monde avait disparu. Il ne restait que les nuages à leurs pieds, le ciel au-dessus de leur tête, et entre les deux l'entassement de crânes, obliquant hors de vue.

Alors le soleil monta avec les pèlerins ; pourtant sa lumière ne dégageait aucune chaleur, mais un froid tranchant comme un sabre. Et l'horreur de ces altitudes stupéfiantes et le cauchemar de ces stupéfiants abîmes et la terreur du silence, se faisaient toujours plus intenses, et pesaient sur le pèlerin, immobilisant ses pieds. Et, tout à coup, ses forces l'abandonnèrent, et il gémit doucement comme un dormeur gémit dans ses rêves.

— Hâtez-vous, mon fils, hâtez-vous, s'écria le Boddhisattva. Car la journée est brève et la cime est encore très éloignée.

Mais le pèlerin poussa un cri perçant :

— J'ai peur ! J'ai inexpressiblement peur ! Et la force m'a abandonné.

— Elle vous reviendra, mon fils, répondit le Boddhisattva. Regardez au-dessous de vous, et au-dessus et de tous les côtés et dites-moi ce que vous voyez !

— Je ne le puis, cria le pèlerin en tremblant et en s'agrippant à lui. Je n'ose regarder au-dessous de moi, car devant moi et tout

autour je ne vois que des crânes humains.

— Et pourtant, mon fils, dit le Boddhisattva en riant doucement, pourtant vous ne savez pas encore de quoi est composée cette montagne !

Et l'autre, frissonnant, répéta :

— J'ai peur… j'ai inexpressiblement peur, car je ne vois rien d'autre que des crânes humains.

— En effet, c'est bien une montagne de crânes, répondit le Boddhisattva. Mais sachez, mon fils, qu'ils sont tous les vôtres. Chacun de ces crânes a été, à une époque quelconque, le nid de vos rêves, de vos illusions, de vos désirs. Pas un d'entre eux n'a appartenu à un autre que vous… Tous, tous sans exception, ont été les vôtres au cours de vos billions d'existences antérieures.

2

Une des attractions les plus goûtées du théâtre de Tokyô est la représentation du Botan-Doro, ou « La Lanterne Pivoine » par le célèbre Kikugoro et sa troupe. Cette pièce étrange, dont les scènes se passent vers le milieu du XVIII siècle, a été tirée d'une œuvre du romancier Encho, écrite en japonais courant, et la couleur locale est purement japonaise, bien qu'inspirée par une histoire chinoise. Je suis allé voir la pièce, et Kikugoro me fit éprouver une nouvelle variété du plaisir de la peur.

— Pourquoi ne pas transcrire pour vos lecteurs anglais la partie fantastique de l'histoire ? me demanda l'ami qui me guida

parfois à travers le labyrinthe de la philosophie orientale. Cela servirait à expliquer certaines idées populaires du surnaturel, au sujet desquelles les occidentaux sont fort ignorants. Et je pourrais vous aider avec la traduction.

J'accueillis cette suggestion avec joie, et nous composâmes le résumé suivant de la partie la plus extraordinaire du roman d'Encho. Nous fûmes obligés çà et là de condenser le récit original ; et nous ne nous efforçâmes de suivre le texte de très près que dans les dialogues, — dont certains possèdent une qualité particulière d'intérêt psychologique.

★

— Voici l'Histoire des Fantômes dans le roman de La Lanterne Pivoine.

Il y avait une fois à Yédo, dans le quartier de Ushigomé, un hatamoto appelé Iijima Heizayémon, dont la fille unique était aussi jolie que son nom, Tsuyu, qui signifie Rosée du Matin. Or, vers le moment où cette fille atteignit sa seizième année, Iijima, qui était veuf, se remaria. Mais bientôt il s'aperçut que O-Tsuyu n'était pas heureuse auprès de sa belle-mère. Alors il lui fit construire à Yanagijima, l'Île des Saules Pleureurs, une maison pour elle seule, et il lui donna une servante habile nommée O-Yoné. Et O-Tsuyu vécut longtemps heureuse dans sa nouvelle demeure.

Mais un jour, le médecin de la famille, Yamamoto Shijo, vint lui rendre visite. Et il était accompagné d'un jeune Samouraï, Hagiwara Shinzaburo, qui était remarquablement beau, et très doux. Les deux jeunes gens tombèrent amoureux l'un de l'autre dès le premier regard ; avant que la courte visite ne fût terminée, ils avaient réussi à se promettre l'un à l'autre pour la vie, sans

avoir même éveillé l'attention du vieux médecin. Et lorsqu'ils se séparèrent, O-Tsuyu murmura au jeune homme ces paroles :

— Si vous ne revenez pas me voir, je mourrai certainement. Ne l'oubliez pas.

Shinzaburo n'oublia jamais ces paroles. Il désirait ardemment revoir O-Tsuyu. Mais l'étiquette ne lui permettait pas de revenir seul rendre visite à la jeune fille. Il avait obtenu du médecin la promesse que celui-ci le ramènerait à la villa, et il attendait avec impatience que cette occasion se présentât. Malheureusement, le vieillard ne tint pas sa parole. Il avait deviné le soudain amour de O-Tsuyu, et il craignait que le père de la jeune fille ne le rendît responsable de tout. Iijima Heizayémon avait la fâcheuse réputation d'un homme qui n'hésitait pas à trancher la tête de ceux qui lui déplaisaient, et plus Shijo réfléchissait aux conséquences possibles de la visite de Shinzaburo à la villa de Iijima, plus il avait peur. Il s'abstint donc prudemment de revoir son jeune ami.

Les mois passèrent. O-Tsuyu, qui ne pouvait se figurer les véritables motifs de l'abandon de Shinzaburo, crut que celui-ci dédaignait son amour. Alors elle se consuma de chagrin et mourut. Et peu de temps après, O-Yoné, sa fidèle servante, mourut à son tour de la douleur que lui causait la perte de sa jeune maîtresse. Et elles furent toutes deux enterrées côte à côte dans le cimetière du temple Shin-Banzui-In près duquel se tiennent chaque année les célèbres floralies de chrysanthèmes.

Shinzaburo ignorait tout ce qui s'était passé. Mais sa déception et son inquiétude le firent tomber gravement malade. Il se remettait lentement, mais il était encore très faible, lorsqu'un jour il reçut la visite imprévue de Shijo. Le vieillard donna plu-

sieurs excuses plausibles de son apparente négligence. Et Shinzaburo lui dit :

— J'ai été malade depuis le commencement du printemps, et même maintenant je ne puis rien avaler. C'était bien peu aimable à vous de ne jamais venir me voir. Il me semblait que nous devions aller ensemble faire une autre visite chez la Demoiselle Iijima. Je désirais lui offrir un petit cadeau pour la remercier de son aimable accueil. Mais, bien entendu, je ne pouvais y aller seul.

Alors d'une voix grave le vieux médecin lui répondit :

— J'ai la douleur de vous apprendre que cette jeune fille est morte.

— Morte ! s'écria Shinzaburo, en pâlissant. Vous dites qu'elle est morte ?

Le médecin demeura silencieux un instant comme s'il se recueillait. Puis il dit du ton léger et vif d'un homme qui est bien résolu à ne pas prendre l'affaire au sérieux :

— J'ai eu un très grand tort de vous présenter à elle, car il paraît qu'elle est tout de suite tombée amoureuse de vous. Je crains que vous n'ayez dit quelque chose pour encourager son amour, lorsque je vous ai laissés seuls dans la petite chambre du fond. En tout cas, j'ai vite deviné le sentiment que vous lui inspiriez ; j'en ai même été fort inquiet, car je craignais que le père ne l'apprît et qu'il ne me rendît responsable de tout. Alors, pour vous parler en toute franchise, j'ai décidé qu'il valait mieux ne plus vous voir. Et je me suis volontairement tenu à l'écart pendant tout ce temps. Mais, il y a quelques jours de cela, alors que je visitais Iijima, j'appris à ma grande surprise qu'il avait perdu sa fille, et que O-

Yoné, sa servante, était morte à son tour. Alors je me souvins de tout ce qui s'était passé, et je compris que la jeune personne avait dû mourir d'amour pour vous.

Puis le vieux médecin se mit à rire et ajouta :

— Ah, vous êtes un fameux coquin ! Mais oui, c'est un grave péché d'être si beau que toutes les filles meurent d'amour pour vous.

Puis il reprit très sérieusement :

Enfin, il faut laisser les morts se soucier des morts. À quoi bon parler davantage de tout cela ? Vous ne pouvez plus rien pour elle, sinon réciter le Salut aux Âmes, le Nembutsu.

Et le vieux homme s'en fut lentement, afin de n'avoir plus à parler du pénible événement dont il se sentait involontairement responsable.

Shinzaburo demeura longtemps étourdi de douleur. Mais dès qu'il se fut suffisamment ressaisi pour penser clairement, il inscrivit le nom de la jeune fille sur une tablette mortuaire qu'il plaça sur l'autel bouddhiste de sa maison. Et puis, il disposa devant la tablette des offrandes et il récita des prières. Chaque jour, il présentait des offrandes et répétait le Salut aux Âmes. Et le souvenir de O-Tsuyu n'abandonnait jamais sa pensée.

Rien ne vint troubler la monotonie de sa solitude jusqu'à l'époque du Bon, — le grand Festival des Morts, — qui commence le troisième jour du septième mois. Alors il décora sa maison et prépara tout pour la fête ; il suspendit au dehors des lanternes qui servent à guider les esprits lorsque ceux-ci reviennent rendre visite aux vivants, et sur le shoryôdana ou planche des âmes, il

prépara des mets destinés aux fantômes. Et le premier soir du Bon, après le coucher du soleil, il alluma une petite lampe devant la tablette de O-Tsuyu, et il alluma aussi les lanternes.

Il faisait une nuit très chaude, très claire, avec une grande lune, et il n'y avait pas de vent. Shinzaburo sortit sur la véranda afin d'y trouver un peu de fraîcheur. Vêtu seulement d'une légère robe d'été, il demeura assis à songer et à regretter le passé ; parfois il tirait quelques bouffées de fumée pour chasser les moustiques. Tout était tranquille ; il habitait un quartier fort calme, où les passants étaient rares. Il n'entendait que le doux murmure pressé d'une source proche, et le crissement des insectes nocturnes.

Puis, tout à coup, le silence fut rompu par le bruit des patins d'une femme qui s'approchait de la maison, kara-kon, kara-kon ! Le bruit se rapprocha encore davantage, toujours plus vite, et il résonna enfin derrière la haie qui clôturait le jardin. Curieux, Shinzaburo se dressa sur la pointe des pieds, afin de voir qui passait de l'autre côté de la haie à une heure aussi tardive. Et il vit deux femmes. L'une, qui portait une belle lanterne décorée de fleurs de pivoines semblait une servante ; l'autre était une mince jeune fille d'environ dix-sept ans, vêtue d'une simple robe à longues manches toute brodée de fleurs et de feuillages d'automne. Presque au même instant, elles se tournèrent toutes deux vers Shinzaburo qui, à sa profonde surprise, reconnut O-Tsuyu et sa servante O-Yoné.

Alors, très troublées, elles s'arrêtèrent, et O-Yoné s'écria :

— Oh ! comme c'est étrange ! C'est Hagiwara Sama !

Au même moment, Shinzaburo lui répondit :

— O-Yoné ! Est-ce bien vous ? Je me souviens de vous très bien.

— Seigneur Shinzaburo ! répéta la servante du ton de la plus parfaite stupéfaction. Je n'aurais pas cru que ce fût possible ! On nous avait dit que vous étiez mort !

— Voilà qui est extraordinaire ! s'écria-t-il. Mais à moi aussi on m'a dit que vous étiez mortes toutes les deux !

— Quel horrible mensonge ! répliqua O-Yoné. Pourquoi répéter des paroles qui portent malheur ? Qui vous a dit cela ?

— Veuillez me faire la grâce d'entrer un instant, répondit Shinzaburo. Nous pourrons causer plus tranquillement. La grille du jardin est ouverte.

Alors elles entrèrent, et ils échangèrent les salutations d'usage. Puis quand Shinzaburo les eut bien installées, il dit :

— J'espère que vous excuserez mon manque de courtoisie. Si je ne suis pas allé vous voir depuis si longtemps, c'est que Shijo, le médecin, m'a appris votre mort il y a environ un mois.

— Comment ! c'est lui qui vous l'a dit ? s'écria O-Yoné. Quelle méchanceté de sa part, d'avoir osé vous dire une chose pareille ! C'est lui également qui nous a assurées que vous n'étiez plus parmi les vivants. Je crois qu'il voulait vous tromper, ce qui n'est guère difficile, car vous êtes très confiant. Peut-être ma maîtresse a-t-elle laissé deviner l'amitié qu'elle a pour vous par quelques mots qui ont trouvé leur chemin jusqu'aux oreilles de son père. En ce cas, O-Kuni, sa nouvelle épouse, a peut-être conçu le projet de vous faire annoncer notre mort par le médecin afin de provoquer une séparation. Quoi qu'il en soit, lorsque ma maîtresse ap-

prit votre mort, elle voulut se couper immédiatement les cheveux et se faire nonne. Pourtant j'ai réussi à l'en dissuader, et j'ai enfin pu la convaincre de ne se faire nonne que dans son cœur. Plus tard, son père voulut la forcer à épouser un autre jeune homme, et elle refusa. Alors, il y eut beaucoup d'ennuis, causés surtout par O-Kuni. Enfin nous avons quitté la ville, et nous nous sommes retirées à Yanaka-no-Sasaki. Là nous arrivons tout juste à vivre en faisant un peu de travail privé… Ma maîtresse a répété constamment pour vous le Salut aux Âmes. Aujourd'hui, comme c'est le premier jour du Bon, nous sommes allées visiter les temples. Et nous rentrions chez nous, — un peu tard, — lorsque s'est produite cette étrange rencontre.

— Oh ! s'écria Shinzaburo, comme c'est extraordinaire ! Est-ce possible ou n'est-ce qu'un rêve ? Moi aussi j'ai récité constamment le Salut aux Âmes devant une tablette qui porte son nom. Regardez !

Et il leur montra la tablette de O-Tsuyu, placée dans la niche sur la planche à âmes.

— Nous vous sommes plus que reconnaissantes pour votre aimable souvenir, répliqua O-Yoné en souriant.

Puis elle se tourna vers O-Tsuyu qui, pendant tout ce temps, était demeurée confuse et silencieuse, cachant à demi son visage derrière sa manche. Et elle reprit :

— Savez-vous que ma maîtresse me dit souvent qu'elle ne regretterait pas d'être reniée par son père pour la durée de sept existences, ou même d'être tuée par lui par amour pour vous ?… Voyons, vous lui permettrez bien de passer la nuit ici ?…

Shinzaburo pâlit de joie. Et il répondit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Restez je vous en prie. Mais ne parlez pas trop fort, car il y a un ninsomi très ennuyeux qui demeure tout près d'ici, — un homme qui sait lire l'avenir sur les traits du visage. Il s'appelle Hakuodo Yusai. Il est assez curieux de son naturel et mieux vaut qu'il ignore votre visite.

Alors les deux femmes passèrent la nuit dans la maison du jeune Samouraï, et ne retournèrent chez elles qu'un peu avant l'aube. Et par la suite, elles vinrent chaque nuit, pendant sept nuits consécutives, qu'il fît beau ou mauvais, toujours à la même heure. Et Shinzaburo se sentait de plus en plus attaché à la jeune fille, et ils étaient tous deux enchaînés l'un à l'autre par ce lien de l'illusion qui est plus fort que les liens de fer.

Or, il y avait un homme appelé Tomozo qui vivait dans une petite chaumière attenant à la demeure de Shinzaburo. Tomozo et sa femme, O-Miné, servaient de domestiques au jeune Samouraï. Ils paraissaient très dévoués à leur maître, dont le secours leur permettait de vivre dans une aisance relative.

Un soir, à une heure très tardive, Tomozo entendit une voix de femme dans l'appartement de son maître, et il s'en inquiéta. Il craignait que Shinzaburo, qui était très doux et très affectueux, ne fût la proie de quelque courtisane, et en pareil cas, les domestiques seraient les premiers à pâtir. Il résolut donc de surveiller son maître. La nuit suivante, il se glissa à pas de loup jusqu'à la maison du jeune homme, et colla son œil contre la fente d'un des volets à glissières. Grâce au reflet d'une veilleuse qui éclairait la chambre à coucher, il put apercevoir son maître et une femme in-

connue qui se parlaient sous le moustiquaire. Tout d'abord, il ne vit pas très distinctement la femme, — elle lui tournait le dos, — et il remarqua seulement qu'elle était très mince et qu'elle semblait très jeune, à en juger d'après la mode de sa robe et de sa coiffure. Il appuya son oreille contre la fente et put ainsi entendre clairement la conversation.

La femme disait :

— Et si mon père me reniait, me permettriez-vous de venir habiter près de vous ?

Shinzaburo répondit :

— Assurément, j'en serais trop heureux. Mais il n'y a aucune raison pour que votre père vous renie. Vous êtes sa fille unique et il vous aime beaucoup. Je crains surtout qu'un jour nous ne soyons cruellement séparés.

Alors elle répondit doucement :

— Jamais, jamais je ne pourrais même rêver d'accepter un autre que vous pour époux. Même si notre secret venait à être connu, et si mon père me tuait pour me punir, même après la mort je ne cesserais jamais de penser à vous. Et à présent je suis tout à fait sûre que vous-même, vous ne sauriez vivre longtemps séparé de moi.

Puis, le tenant étroitement enlacé, et lui frôlant le cou de ses lèvres, elle le caressa, et Shinzaburo lui rendit ses caresses.

Tomozo était très surpris de ce qu'il entendait. Le langage de cette femme n'était pas celui d'une femme du peuple, mais celui d'une dame de haut rang. Alors il résolut à tout hasard de voir

son visage, ne fût-ce qu'un instant. Il fit donc sans bruit le tour de la maison, en regardant par chaque interstice, par chaque fente des volets : enfin il réussit à voir. Mais alors il frissonna, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

Le visage qu'il venait d'apercevoir était celui d'une femme morte depuis longtemps ; les doigts qui caressaient le jeune Samouraï étaient décharnés, — et à partir de la taille le corps de la femme n'existait pas ; — il s'évanouissait et n'était plus que la plus légère des ombres. Là où les yeux de l'amoureux voyaient la jeunesse, la grâce et la beauté, Tomozo ne distinguait que l'horreur et le néant de la mort. Au même instant, une deuxième silhouette de femme, plus étrange encore, se dressa dans un coin de la chambre et s'avança rapidement vers Tomozo, comme si elle avait soupçonné sa présence. Alors, saisi de la terreur la plus intense, il s'enfuit jusqu'à la demeure de Hakuodo Yusai et, frappant violemment à sa porte, il réussit enfin à l'éveiller.

Hakuodo Yusai, le ninsomi, était un très vieil homme ; mais dans sa jeunesse il avait beaucoup voyagé, et il avait entendu et vu tant de choses qu'il ne s'étonnait plus très facilement de rien. Pourtant ce que lui raconta Tomozo terrifié l'alarma et le stupéfia. Il avait lu dans de vieux livres chinois des exemples d'amour entre morts et vivants, mais il n'y avait jamais prêté beaucoup d'attention. Pourtant il était convaincu que l'histoire du domestique n'était pas un mensonge, et qu'il se passait vraiment des choses très étranges dans la maison de Shinzaburo. Et s'il était prouvé que Tomozo avait dit la vérité, alors le jeune Samouraï était un homme perdu.

— Si la femme est un fantôme, dit Hakuodo Yusai au domestique qui tremblait encore, si la femme est un fantôme, votre

maître mourra bientôt, à moins qu'on puisse faire quelque chose d'extraordinaire pour le sauver. Et si la femme est un fantôme, les signes de la mort apparaîtront bientôt sur le visage de votre maître. Car l'esprit des vivants est positif et pur, mais l'esprit des morts est négatif et impur. Celui dont l'épouse est un fantôme ne vivra point. Même si son sang contenait la force d'une vie de cent années, cette force déclinerait vite… Pourtant je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour sauver Shinzaburo. Et, en attendant, ne dites rien à personne, pas même à votre femme, de cette étrange affaire. Dès l'aurore je me rendrai auprès de votre maître.

Lorsque Hakuodo Yusai l'interrogea le lendemain, Shinzaburo essaya d'abord de nier que des femmes lui eussent rendu visite. Mais il s'aperçut que ses dénégations étaient inutiles, et que le vieillard l'interrogeait avec bienveillance. Il dut alors avouer ce qui s'était vraiment passé. Mais il demanda que l'affaire restât secrète, car il voulait épouser O-Tsuyu le plus tôt possible.

— Oh, folie ! s'écria Hakuodo Yusai, perdant tout à coup patience, tant son inquiétude était grande. Sachez, Seigneur, que les femmes qui viennent ainsi la nuit chez vous sont mortes, mortes depuis longtemps. Vous êtes victime de quelque affreuse illusion. Les lèvres de la Mort vous ont touché, les mains de la Mort vous ont caressé… En ce moment même, j'aperçois sur votre visage les signes de la mort… et pourtant vous ne me croyez pas. Ah ! Seigneur, écoutez-moi, je vous en supplie, si vous désirez vous sauver. Sinon, vous n'avez pas vingt jours à vivre. Ces femmes vous ont dit qu'elles habitaient dans le quartier de la Vallée Basse, à Yanaka-no-Sasaki. Y êtes-vous jamais allé les voir ? Non, naturellement, vous n'y êtes pas allé. Eh bien, croyez-moi, allez-y au-

jourd'hui même, aussitôt que possible, et essayez de trouver leur demeure.

Ayant donné ce conseil d'un ton très véhément et très convaincu, Hakuodo Yusai prit brusquement congé.

Shinzaburo, un peu effrayé, bien que nullement convaincu, résolut, après avoir réfléchi un instant, de suivre le conseil du vieillard et de se rendre à la Vallée Basse. La matinée était encore fort peu avancée lorsqu'il arriva au quartier de Yanaka-no-Sasaki et se mit à la recherche de la demeure de O-Tsuyu. Il traversa toutes les rues, toutes les ruelles ; il lut tous les noms inscrits sur toutes les portes ; il se renseigna des fois innombrables. Mais il ne vit pas de maison qui ressemblât à la petite demeure décrite par O-Yoné, et dans le quartier personne ne connaissait de maison habitée par deux femmes seules. Persuadé enfin qu'il était inutile de chercher plus longtemps, il s'en retourna par le chemin le plus court, qui justement traversait les jardins du temple Shin-Ban-zui-In.

Tout à coup son attention fut attirée par deux tombes neuves, placées l'une à côté de l'autre, derrière le temple. L'une était une tombe commune, qui avait été sans doute érigée pour une personne d'humble condition. L'autre était un monument important, fort beau, devant lequel était suspendue une superbe lanterne pivoine, oubliée là peut-être depuis le jour du Festival des Morts. Shinzaburo se souvint que la lanterne pivoine que portait O-Yoné était exactement pareille à celle-ci, et la coïncidence lui parut bizarre. Il examina de nouveau les tombes. Mais ni l'une ni l'autre ne portait les noms des personnes ensevelies, mais seulement leur kaimyô, leur nom bouddhique posthume. Alors il décida d'essayer de se renseigner au temple même. Là, il apprit d'un

acolyte que le grand tombeau venait d'être construit tout récemment pour la fille de Iijima Heizayemon, le Porte-Étendard du quartier Ushigomé, et que la petite tombe était celle de sa servante O-Yoné, qui était morte de douleur peu de temps après l'enterrement de la jeune fille.

Immédiatement les paroles d'O-Yoné revinrent à la mémoire de Shinzaburo avec une signification nouvelle et sinistre :

Nous sommes parties et nous avons trouvé une très petite maison à Yanaka-no-Sasaki. Et là nous arrivons tout juste à vivre, en faisant un peu de travail privé.

Il voyait bien la très petite maison, — elle était bien à Yanaka-no-Sasaki… Mais le travail privé ? Terrifié, le Samouraï se hâta vers la demeure de Hakuodo Yusai et le supplia de l'aider et de le conseiller. Mais celui-ci se déclara incapable de lui apporter aucune aide dans une telle aventure. Il engagea Shinzaburo à se rendre auprès du grand-prêtre Ryoséki, ou Foi Inébranlable, et lui donna une lettre implorant un secours religieux immédiat.

Le grand-prêtre Ryoséki était un sage et un érudit. Grâce à sa seconde vue spirituelle, il devinait le secret de tout chagrin et la nature du Karma qui le causait. Il écouta impassible le récit de Shinzaburo, mais il lui dit :

— Un très grand danger vous menace en ce moment à cause d'une erreur que vous avez commise dans une de vos existences précédentes. Le Karma qui vous lie à la morte est très puissant ; pourtant si j'essayais de vous en expliquer le caractère, vous ne comprendriez pas.

Je ne vous dirai donc que ceci : la morte ne désire aucunement vous nuire ; elle ne ressent pour vous aucune inimitié. Au contraire, elle éprouve une affection passionnée à votre égard. Sans doute cette jeune fille vous aimait-elle bien avant votre vie présente. Elle vous aime sûrement depuis au moins trois ou quatre existences antérieures. Il semble que, bien qu'elle ait nécessairement changé de forme et de condition à chaque incarnation successive, elle n'a pas pu cesser de vous suivre. Donc, il ne vous sera guère facile d'échapper à son influence. Mais je vais vous prêter ce mamori qui est très puissant. C'est une image tout en or pur du Bouddha qui est appelé le Tathâgâta, — Bruit de Mer, — parce que son enseignement de la Loi résonne à travers le monde comme le bruit de la mer. Et cette petite image est surtout un shiryo-yoké, un talisman contre l'esprit des morts. Elle protège les vivants contre les morts délaissés, pour le repos de l'esprit inquiet. Enfin voici un sûtra sacré appelé le Ubô-Darani-Kyô, ou Sûtra-qui-fait-pleuvoir-les-Trésors. Vous aurez soin de le réciter chaque soir, chez vous, sans faute… De plus, je vous donnerai ce paquet de o fuda, ou textes religieux ; vous en collerez un sur chaque ouverture de votre maison, si petite qu'elle soit. La vertu de ces textes sacrés empêchera les mortes de pénétrer chez vous… Mais quoi qu'il arrive, n'oubliez pas de réciter le sûtra.

Shinzaburo remercia humblement le Grand-Prêtre. Puis, emportant avec lui l'image, le sûtra et le rouleau de textes sacrés, il se hâta de rentrer chez lui avant le coucher du soleil.

Avec l'aide de Hakuodo Yusai, Shinzaburo réussit à fixer les saints écrits sur toutes les ouvertures de sa maison, avant la nuit. Puis le vieillard retourna chez lui, et laissa le jeune homme seul.

La nuit vint, chaude et claire. Shinzaburo s'assura que les portes étaient bien fermées. Puis il attacha l'amulette précieuse autour de sa taille, il se glissa sous sa moustiquaire, et enfin, à la lueur d'une veilleuse, il se mit à réciter le Sûtra-qui-fait-pleuvoir-les-Trésors. Longtemps, il psalmodia les mots sans bien comprendre leur sens. Ensuite il essaya de se reposer. Mais son esprit était encore trop troublé par tous les événements étranges de la journée. Minuit sonna et passa ; le sommeil ne venait toujours pas. Enfin il entendit le tintement sonore de la grande cloche du temple qui annonçait la huitième heure. La cloche se tut, et tout à coup Shinzaburo distingua le bruit de gétas qui s'approchaient, venant de la direction habituelle, mais cette fois plus lentement : karan-koron, karan-koron ! Une sueur glacée perla sur son front. Il déroula hâtivement le sûtra d'une main tremblante, et se mit à le réciter à haute voix. Les pas s'approchèrent plus près, plus près encore ; ils longèrent la haie vive, s'arrêtèrent. Alors, et ceci est étrange, Shinzaburo se sentit dans l'impossibilité de demeurer sous sa moustiquaire un instant de plus. Quelque chose de plus fort que sa crainte le contraignit à se lever et à aller voir ce qui se passait. Et au lieu de continuer à réciter le sûtra, il s'approcha sottement des volets et regarda fixement dans la nuit à travers une des fentes. Il vit, devant la maison, O-Tsuyu et O-Yoné tenant la lanterne pivoine. Et elles examinaient toutes deux le texte bouddhiste collé au-dessus de l'entrée. Jamais, même de son vivant, O-Tsuyu n'avait paru si belle ; et Shinzaburo sentit son cœur attiré vers elle comme par une force presque irrésistible. Pourtant la terreur de la mort le retint, et il se livra en lui une telle lutte entre son amour et sa crainte, qu'il lui sembla souffrir dans son corps tous les tourments de l'enfer de Shonetsu.

Après un instant, il entendit la voix de la domestique qui disait :

— Ma chère maîtresse, il n'y a pas moyen d'entrer. Le cœur de Shinzaburo a sans doute changé dans ses sentiments envers vous. Il n'a pas tenu la promesse qu'il nous a faite hier ; les portes ont été soigneusement fermées. Nous ne pouvons pénétrer chez lui ce soir… Il sera plus sage de prendre la résolution de ne plus penser à lui, car son sentiment pour vous a sûrement varié. Il est évident qu'il ne désire plus vous voir. Mieux vaut ne plus vous soucier ni vous tourmenter pour un homme aussi inconstant.

Mais la jeune fille répondit en pleurant :

— Ah ! songer que pareille chose puisse arriver après tous les serments que nous avons échangés… On m'a souvent dit que le cœur de l'homme est aussi variable que le ciel d'automne… Pourtant celui de Shinzaburo ne peut être aussi cruel. Il ne peut songer à me renvoyer ainsi. Chère O-Yoné, trouve, je t'en supplie, un moyen pour me conduire jusqu'à lui… Si tu ne réussis pas, je ne retournerai jamais, jamais chez nous !…

Elle continua à supplier ainsi, en se voilant la figure de ses longues manches. Et elle était très belle et infiniment touchante. Mais la crainte de la mort dominait son amant.

Enfin O-Yoné répondit :

— Ma chère demoiselle, pourquoi troubler ainsi votre esprit pour un homme cruel ? Enfin, voyons toujours s'il n'y a pas un moyen quelconque de pénétrer dans la maison.

Elle prit O-Tsuyu par la main et la mena de l'autre côté de la maison ; et là elles disparurent toutes deux aussi subitement que

la lumière lorsque la flamme d'une lampe s'éteint brusquement.

Toutes les nuits les ombres revinrent à l'heure du Bœuf, et toutes les nuits Shinzaburo entendit les pleurs de O-Tsuyu. Pourtant il se croyait sauvé, et il ne se doutait pas que son sort était déjà décidé, et qu'il était perdu à cause de ses domestiques.

Tomozo avait promis à Kakuodo Yusai de ne jamais parler à personne, même à sa femme, O-Miné, de ces étranges événements. Mais les fantômes ne le laissèrent pas longtemps en paix. Toutes les nuits O-Yoné entrait chez lui ; elle le tirait de son sommeil et lui demandait d'enlever le talisman placé au-dessus d'une toute petite lucarne située à l'arrière de la demeure de son maître. Et par crainte, Tomozo promettait souvent d'enlever ce talisman avant le prochain coucher du soleil ; mais dans la journée il ne pouvait jamais se décider à le faire, car il croyait que les ombres voulaient du mal à Shinzaburo.

Enfin, par une nuit orageuse, O-Yoné le réveilla en sursaut par un cri de reproche ; elle se pencha au-dessus de son oreiller et lui dit :

— Prends garde de ne pas te jouer de nous. Si demain soir tu n'as pas enlevé ce texte, tu apprendras comment je sais haïr.

Et en parlant, elle fit une grimace si hideuse, que Tomozo crut en mourir de peur.

Jusque-là, O-Miné, la femme de Tomozo, ignorait ces visites, et même à son mari elles avaient semblé de mauvais rêves. Mais cette nuit-là, il advint qu'elle se réveilla soudain et qu'elle entendit une voix de femme qui parlait à Tomozo. Presque au même instant la voix se tut, et lorsque O-Miné regarda autour d'elle, elle

aperçut à la lueur de la veilleuse son mari qui frissonnait, blanc de terreur. L'étrangère avait fui, les portes étaient bien closes, il semblait impossible que personne fût entré. Néanmoins la jalousie de O-Miné était éveillée ; elle se mit à faire des reproches à Tomozo et à l'interroger de telle façon qu'il trahit le secret. Et il lui expliqua le terrible dilemme dans lequel il se débattait.

Alors la passion de O-Miné céda à l'étonnement et à la peur. Mais c'était une femme subtile, et elle résolut immédiatement de sauver son mari en sacrifiant son maître. Et elle dit à Tomozo de transiger avec les mortes.

Celles-ci revinrent encore la nuit suivante à l'heure du Bœuf. O-Miné se cacha en les entendant venir : karan-koron, karan-koron. Mais Tomozo alla à leur rencontre dans l'obscurité et trouva même suffisamment de courage pour leur dire ce que sa femme lui avait conseillé.

— Il est vrai que je mérite vos reproches ; mais je ne voulais pas vous fâcher. Si le talisman n'a pas encore été enlevé, c'est que ma femme et moi ne vivons que grâce au secours de Shinzaburo ; nous ne pouvons l'exposer à un danger quelconque sans attirer le malheur sur nous-mêmes. Mais si nous pouvions obtenir la somme de cent ryo d'or, nous pourrions vous satisfaire, car alors nous ne dépendrions plus de personne. Donnez-nous cent ryo et j'enlèverai le talisman sans craindre de compromettre nos seuls moyens d'existence.

Lorsqu'il eut prononcé ces paroles, O-Yoné et O-Tsuyu se considérèrent un instant en silence, puis O-Yoné dit :

— Maîtresse, je vous avais prévenue qu'il n'était pas sage d'inquiéter ainsi cet homme, comme nous n'avons pas de bonne rai-

son de lui en vouloir. De plus, il est certainement inutile de vous préoccuper davantage de Shinzaburo, car son cœur ne vous appartient plus. Encore une fois, ma chère jeune demoiselle, je vous supplie de ne plus penser à lui.

Mais O-Tsuyu répondit en pleurant :

— Chère O-Yoné, quoi qu'il arrive, je ne puis m'empêcher de penser à Shinzaburo. Tu sais que tu peux te procurer les cent ryo nécessaires pour faire enlever le talisman ; je te supplie, chère O-Yoné, mène-moi encore une fois, seulement une fois auprès de lui… Je t'en supplie.

Et, cachant son visage dans sa manche, elle sanglota.

— Oh ! pourquoi me demandes-tu de faire cela ? répondit O-Yoné. Tu sais très bien que je n'ai pas d'argent. Mais puisque tu t'entêtes dans ce caprice, malgré tous mes conseils, il me faudra sans doute essayer de me procurer cette somme, et de l'apporter demain soir.

Alors elle se tourna vers l'infidèle Tomozo et lui dit :

— Apprends que ton maître porte sur lui une amulette. Tant qu'il la porte, il nous est impossible de nous approcher de lui. Il faudra donc que tu trouves moyen de lui dérober cette amulette et aussi d'enlever le talisman.

Alors Tomozo répondit faiblement :

Je puis faire cela aussi, si vous me promettez de m'apporter cent ryo d'or.

— Eh bien, maîtresse, dit O-Yoné, vous pouvez sans doute patienter jusqu'à demain soir ?

— Oh, sanglota la jeune fille, faut-il vraiment nous en aller ce soir encore sans revoir Shinzaburo ? C'est infiniment cruel !

Mais l'ombre de la maîtresse en pleurs fut entraînée doucement par l'ombre de la servante…

Un autre jour se passa. Une autre nuit revint, et avec elle les mortes revinrent aussi. Mais cette fois nulle plainte ne se fit entendre en dehors de la maison du Samouraï, car le domestique infidèle reçut sa récompense à l'heure du Bœuf, et retira le talisman. Il avait pu aussi, au moment où son maître prenait son bain, dérober de son coffret l'amulette en or et y substituer une image en cuivre, et il avait enterré l'image du Bouddha Bruit-de-la-Mer dans un champ désert. Les visiteuses nocturnes ne rencontrèrent donc aucun obstacle ; elles purent pénétrer facilement dans la maison. Voilant leurs visages de leurs manches, elles s'élevèrent et passèrent comme une traînée de vapeur à travers la lucarne dont Tomozo avait arraché le texte sacré. Mais il ne sut jamais ce qui se passa ensuite dans la maison.

Le soleil brillait déjà haut dans le ciel lorsqu'il osa s'approcher de la demeure de son maître et frapper contre les portes à glissières. Pour la première fois depuis plusieurs années, il n'obtint pas de réponse. Et le silence l'épouvanta. Il appela plusieurs fois sans obtenir de réponse. Alors, aidé par O-Miné, il réussit à pénétrer dans la maison. Il se dirigea vers la chambre à coucher, où il appela de nouveau, mais en vain. Il roula les volets pour laisser entrer de la lumière. Pourtant rien ne bougea dans la pièce. Enfin il osa soulever un coin de la moustiquaire… Mais aussitôt il s'enfuit en poussant un cri de terreur…

Shinzaburo était mort, — hideusement. Son visage était celui d'un homme qui avait trouvé la mort dans la plus affreuse angoisse. Et dans le lit, étendu à ses côtés, était le squelette d'une femme dont les os des bras et les os des mains étreignaient étroitement le cou du jeune samouraï.

Hakuodo Yusai, qui lisait l'avenir sur les traits du visage, alla voir le cadavre à la prière du traître Tomozo. Le vieillard fut étonné et terrifié. Mais il regarda tout autour de lui d'un œil attentif. Il vit bientôt que le talisman manquait à la petite lucarne de l'arrière de la maison. Et, en examinant le corps de Shinzaburo, il découvrit que la petite amulette d'or avait été enlevée de sa gaine et qu'on l'avait remplacée par une image en cuivre. Il soupçonna que le domestique était responsable du vol, mais toute l'affaire était si extraordinaire qu'il jugea prudent de consulter Ryoséki, le prêtre, avant de prendre aucune décision. Donc, après avoir examiné avec soin toute la maison, il s'en fut au temple de Shin-Banzui-In aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient le porter. Ryoséki n'attendit pas que le vieillard lui eût dit l'objet de sa visite ; il l'invita immédiatement à entrer dans sa demeure.

— Vous savez que vous êtes toujours le bienvenu ici, dit-il. Asseyez-vous, je vous prie, tout à votre aise. Eh bien, je regrette d'avoir à vous apprendre que Shinzaburo est mort.

Alors Hakuodo Yusai s'écria, stupéfait :

— Oui, il est mort. Mais comment le savez-vous ?

— Shinzaburo, répondit le prêtre, souffrait des conséquences d'un Karma maléfique, et son domestique est un mauvais homme. Shinzaburo ne pouvait éviter sa destinée, car elle avait

été déterminée depuis longtemps, bien avant sa dernière réincarnation. Ne vous troublez donc pas de cet événement.

Hakuodo Yusai dit :

— J'ai entendu dire qu'un prêtre menant une vie pure peut obtenir le pouvoir de lire dans l'avenir pendant cent ans. Mais en vérité c'est la première fois de ma vie que je rencontre un exemple de ce pouvoir. Pourtant je suis encore inquiet à un autre sujet…

— Vous voulez parler du vol de l'amulette sacrée du Bouddha Bruit-de-la-Mer, interrompit le prêtre. Mais ne vous en inquiétez aucunement. L'image a été enterrée dans un champ. On l'y retrouvera et on me la rapportera pendant le huitième mois de l'année qui vient. Donc, je vous prie de ne pas vous tourmenter à ce sujet.

Le vieux ninsomi était de plus en plus étonné, et il observa :

— J'ai étudié le In-Yô, la Doctrine Divine du Positif et du Négatif et la Science de la Divination. Et je gagne ma vie en prédisant l'avenir. Mais je n'arrive pas à comprendre comment vous savez toutes ces choses.

Alors Ryoséki répondit gravement :

— Qu'importe comment je les sais. Je veux maintenant parler des obsèques de Shinzaburo. Bien entendu, la famille du jeune Samouraï a son propre cimetière ; pourtant il ne serait pas convenable de l'y enterrer. Il faut qu'il repose aux côtés de O-Tsuyu, la fille de Iijima Heizayémon, car le Karma qui existait entre eux était extrêmement puissant. Et il n'est que juste que vous lui fas-

siez ériger une tombe à vos propres dépens, car vous lui devez bien des faveurs.

C'est ainsi qu'il advint que Shinzaburo fut enterré auprès de O-Tsuyu dans le cimetière de Shin-Banzui-In à Yanako-no-Sasaki.

— Ici finit l'histoire des Fantômes dans le Roman de la Lanterne Pivoine.

Mon ami me demanda si l'histoire m'avait intéressé et je lui répondis que je désirais me rendre au cimetière de Shin-Banzui-In, afin de me rendre mieux compte de la couleur locale des descriptions de l'auteur.

— Je vous accompagnerai tout de suite, dit-il. Mais comment avez-vous trouvé les personnages ?

— Du point de vue occidental, répondis-je, Shinzaburo est méprisable. Je l'ai comparé en mon souvenir aux amants fidèles de notre ancienne littérature romantique. Ceux-là se montraient trop heureux de suivre dans la tombe une maîtresse morte, et pourtant étant chrétiens, ils croyaient ne pouvoir jouir en ce monde que d'une seule vie humaine. Mais Shinzaburo était Bouddhiste : des millions de vies s'étendaient derrière lui, et des millions de vies l'attendaient ; pourtant il était trop égoïste pour sacrifier ne fût-ce qu'une misérable existence pour l'amour de la revenante. Et il était encore plus lâche qu'égoïste. Bien qu'étant par naissance et éducation un Samouraï, il n'hésita pas à implorer un prêtre de le sauver des fantômes. Il se révéla méprisable dans chacun de ses actes, et O-Tsuyu eut tout à fait raison de l'étrangler !

— Oui, Shinzaburo est également assez méprisable du point de vue japonais, dit mon ami. Mais ce caractère très faible permet à l'auteur de développer certains incidents qu'il n'aurait pas pu traiter autrement avec autant de succès. À mon idée, le seul caractère attrayant de l'histoire est celui de O-Yoné, type de l'ancienne domestique dévouée d'autrefois : intelligente, rusée, pleine de ressource, — fidèle, non pas jusqu'à la mort, mais au-delà de la mort. Eh bien, allons à Shin-Banzui-In.

Le temple nous parut peu intéressant, et le cimetière une abomination de désolation. Des emplacements jadis occupés par des tombes étaient transformés en carrés de pommes de terre, entre lesquels on voyait des tombes dont les pierres penchaient à tous les angles hors de la perpendiculaire, tablettes rendues illisibles par la mousse, piédestaux vides, vases à eau brisés, statues de Bouddha sans têtes ni mains. Les pluies récentes avaient détrempé le sol noir, laissant çà et là de petites flaques de boue autour desquelles grouillaient des grenouilles. Tout, — sauf les carrés de pommes de terre, — semblait abandonné depuis des années. Sous un hangar près de l'entrée, nous aperçûmes une femme occupée à cuire ; et mon compagnon lui demanda si elle avait connaissance des tombes décrites dans le Roman de la Lanterne Pivoine.

— Ah, dit-elle en souriant, les tombes de O-Tsuyu et de O-Yoné ? Vous les trouverez à l'extrémité de la première rangée derrière le temple, à côté de la statue de Jizô.

J'avais déjà rencontré au Japon des surprises de ce genre.

Nous nous dirigeâmes à travers les flaques d'eau et entre les pousses vertes des jeunes pommes de terre dont les racines se

nourrissaient sans doute de la substance de bien d'autres O-Tsuyu et O-Yoné ; et nous parvînmes enfin à deux tombes rongées de lichens, dont les inscriptions étaient presque oblitérées. À côté de la plus grande tombe se dressait une statue de Jizô au nez cassé.

— Les caractères ne sont guère faciles à déchiffrer, dit mon ami, mais attendez un instant.

Il tira de sa manche une feuille de papier blanc très fin et la posa sur l'inscription ; puis il frotta le papier avec un morceau d'argile Et les caractères apparurent en blanc sur la surface noircie.

« Onzième jour, troisième mois, — Rat, Frère aîné, Feu, — sixième année de Horéki (1756 après J.-C.) »... Voici qui paraît être la tombe de quelque aubergiste de Nedzu appelé Kichibei. Voyons ce qui est inscrit sur l'autre monument.

« En-myo-In, Ho-yo-I-tei-ken-shi, ho-ni » ; — « Religieuse de la Loi, Illustre, Pure de Cœur et de volonté. Célèbre dans la Loi, — habitant la Demeure de la Prédication de l'Émerveillement »... La tombe de quelque religieuse bouddhiste.

— Quelle absurdité ! m'écriai-je. Cette femme s'est moquée de nous.

— Ah ! s'écria mon ami, — vous êtes bien injuste envers elle ! Vous êtes venu ici parce que vous cherchiez une sensation. Elle a essayé de son mieux de vous satisfaire... Car vous ne pensiez tout de même pas que cette histoire de revenants fût vraie ?

3

Récemment, en passant par une petite rue habitée surtout par des marchands d'antiquités, je remarquai, suspendue devant une des boutiques, une furisodé, ou robe à longues manches de ce pourpre profond appelé murasaki. C'était une robe comme aurait pu en porter une dame de haut rang de l'ère des Tokugawa. Je m'arrêtai pour examiner les cinq mons ou dessins héraldiques qui la décoraient, et au même moment il me revint à la mémoire cette légende d'une robe similaire qui causa autrefois la destruction de Yédo.

Il y a près de deux cent cinquante ans, la fille d'un riche marchand de la ville des Shoguns assistait à un festival dans un temple quelconque. Soudain elle aperçut dans la foule un jeune Samouraï d'une beauté remarquable, dont elle tomba immédiatement amoureuse. Malheureusement, il disparut dans la foule avant qu'elle pût apprendre par ses serviteurs qui il était ni d'où il venait. Mais son image demeura très vive dans le souvenir de la jeune fille, qui se rappelait jusqu'au moindre détail de son costume. Car le costume de fête que les jeunes samouraïs portaient à cette époque était à peine moins éclatant que celui des jeunes filles, et la robe supérieure de ce beau garçon avait paru d'une beauté merveilleuse aux yeux de la jeune enamourée. Elle s'imagina qu'en portant une robe de la même qualité et de la même couleur, décorée du même mon, elle réussirait un jour ou l'autre à attirer son attention.

Elle se fit donc faire une robe pareille avec de très longues manches selon la mode du jour ; et elle en avait le plus grand soin. Elle la revêtait chaque fois qu'elle sortait ; et lorsqu'elle était

chez elle, elle suspendait la robe dans sa chambre et s'efforçait de s'imaginer que la forme de son bien-aimé inconnu l'animait. Parfois elle passait des heures ainsi devant la robe à pleurer et à rêver tour à tour. Et elle implorait les dieux et les bouddhas de lui permettre de gagner l'affection du jeune homme en répétant souvent l'invocation de la secte de Nichiren : Namu myô ho rengé kyô !

Mais elle ne revit jamais le jeune inconnu ; et elle se consuma de désir pour lui et tomba malade ; elle mourut et on l'enterra. Après son enterrement, la robe aux longues manches qu'elle avait tant aimée fut présentée au temple bouddhique dont ses parents étaient paroissiens. Car c'est une vieille coutume que de disposer ainsi des vêtements des morts.

Le prêtre put vendre la robe un bon prix, car elle était en soie coûteuse et ne portait nulle trace des larmes qui l'avaient tachée. Ce fut une jeune fille du même âge que la morte qui l'acheta. Elle ne la porta qu'un seul jour. Puis elle tomba malade et se mit à agir étrangement ; elle criait qu'elle était hantée par la vision d'un très beau jeune homme, et qu'elle allait mourir par amour pour lui. Et peu de temps après elle mourut, et la robe aux longues manches fut présentée au temple pour la deuxième fois.

Le prêtre la vendit de nouveau ; elle devint la propriété d'une jeune fille qui, elle aussi, ne la porta qu'une seule fois. Puis elle tomba malade à son tour ; elle fit allusion à une belle ombre ; elle mourut et fut enterrée. Et la robe fut donnée une troisième fois au temple. Alors le prêtre commença à s'étonner et à éprouver quelques soupçons. Il fut bientôt persuadé qu'il s'agissait d'un mauvais esprit, et il ordonna à ses acolytes de faire un feu dans la cour du temple afin d'y brûler la robe.

Ils allumèrent un bûcher dans lequel ils jetèrent la robe. Mais au moment où la soie commençait à s'enflammer, on y vit tout à coup apparaître, en éblouissantes lettres de feu, les caractères de l'invocation : Namu myo hô rengé kyô ; et celles-ci bondirent, une à une, telles de grandes étincelles, jusqu'au toit du temple qui prit feu aussitôt.

Les étincelles du temple incandescent tombèrent sur les toits voisins, et bientôt toute la rue fut en flammes. Puis un vent de la mer s'éleva et souffla la destruction sur les autres rues ; et l'incendie s'étendit de rue en rue, de quartier en quartier, jusqu'à ce que la ville tout entière fût consumée. Et on se souvient encore à Tokyô de cette calamité qui se produisit le dix-huitième jour du premier mois de la première année de Meiréki (1655), — et on l'appelle le Furisodé-Kwaji, ou le Grand Incendie de la Robe aux Longues Manches.

Suivant un livre d'histoire appelé le Kibun-Daijin, la jeune fille qui fit faire la robe s'appelait O-Samé. Elle était la fille de Hikoyémon, négociant en vins de Hyakushô-machi, dans le quartier d'Azabu. Et à cause de sa beauté on l'appelait aussi Azabu-Komachi, ou la Komachi d'Azabu. Le même livre dit que le temple de la légende était un temple de la secte Nichiren appelé Honmyôji, dans le quartier de Hongo ; et que le mon était une fleur de kikyo. Mais il existe plusieurs versions différentes de cette histoire, et je me méfie du Kibun-Daijin parce qu'il affirme que le beau samouraï n'était pas un homme, mais un dragon ou serpent d'eau métamorphosé, qui habitait le lac Uyéno, le Shinobazu-no-Iké.

4

Elle est maigre comme un loup et très vieille, la chienne qui garde ma porte la nuit. Elle a joué avec la plupart des jeunes gens et des jeunes filles du voisinage lorsqu'ils étaient garçonnets et fillettes. Je l'ai trouvée dans ma demeure le jour où j'y emménageai. On me dit qu'elle l'avait gardée au cours d'une longue succession de locataires précédents, simplement parce qu'elle était née dans un hangar à l'arrière de la maison. Qu'elle fût bien ou mal traitée, elle fut une gardienne fidèle pour tous ses maîtres différents. Elle ne se préoccupait ni de gages ni de nourriture, car plusieurs familles du voisinage contribuaient volontairement à son entretien.

Elle est douce et silencieuse, — du moins dans la journée. Et tout le monde l'aime malgré sa laideur décharnée, ses oreilles pointues et ses yeux quelque peu déplaisants. Les enfants montent à califourchon sur son dos et la taquinent à volonté. Mais, bien qu'elle ait parfois effrayé les étrangers, il ne lui arrive jamais de grogner à un enfant. Et sa patience et sa bonne humeur sont récompensées par l'amitié de la communauté.

Les voisins défendent ses intérêts lorsque les tueurs de chiens font leur ronde bi-annuelle. Une fois, elle fut sur le point d'être officiellement exécutée, lorsque la femme du maréchal-ferrant arriva à son secours et plaida sa cause avec succès auprès de l'agent qui surveillait les massacres.

— Il faut inscrire le nom d'un propriétaire quelconque sur cette chienne, dit ce dernier. À qui appartient-elle ?

Question difficile !

La chienne était à tout le monde et à personne : partout elle était la bienvenue, et pourtant elle n'appartenait nulle part.

— Mais où demeure-t-elle ? demanda le policier intrigué.

— Elle demeure dans la maison de l'étranger, répondit la femme du forgeron.

Je fis donc teindre mon nom sur le dos de la chienne en grands caractères japonais. Mais les voisins ne l'estimèrent pas suffisamment protégée par un seul nom. Alors le prêtre de Kobudera peignit le nom du temple en beaux caractères chinois sur son côté gauche, et sur son côté droit le forgeron traça le nom de sa forge, et le marchand de légumes dessina sur son poitrail les idéographes qui signifient « huit cents », abréviation ordinaire du mot yaoya ; (marchand de légumes), car tout le monde sait qu'un yaoya vend plus de huit cents choses différentes.

Donc, maintenant c'est une chienne très curieuse, mais grâce à toute cette calligraphie elle est bien protégée.

Je ne lui connais qu'un seul défaut. Elle hurle la nuit. Hurler, c'est un des seuls plaisirs pathétiques de son existence. Au début, j'essayai de lui faire perdre cette habitude par la peur. Mais, découvrant qu'elle refusait de me prendre au sérieux, j'ai décidé de la laisser faire. C'eût été monstrueux de la battre.

Et pourtant je déteste son hurlement. Il éveille toujours en moi une vague inquiétude, comme le malaise qui précède l'horreur du cauchemar. J'ai peur, d'une peur indéfinissable, superstitieuse. Cela vous semblera sans doute ridicule, mais si vous l'entendiez hurler, vous ne me trouveriez pas absurde du tout.

Elle ne hurle pas comme les roquets de la rue. Elle appartient à une race du nord plus rude, plus loup, et possède des traits farouches très particuliers.

Son hurlement est également particulier, incomparablement plus sinistre que le hurlement d'un chien européen et, je m'imagine, infiniment plus ancien… C'est peut-être le cri primitif de son espèce, que des siècles de domestication ne sont pas parvenus à modifier.

Elle débute par un gémissement étouffé comme celui d'un mauvais rêve, qui s'élève en une longue plainte pareille à celle du vent, puis s'abaisse, s'égrenant en un ricanement, pour s'élever de nouveau en un cri plus aigu, plus sauvage, qui se brise en un éclat de rire atroce, et s'éteint enfin en sanglots comme les pleurs d'un petit enfant. Ce qu'il y a de particulièrement lugubre, c'est surtout la moquerie presque surnaturelle du rire, contrastant avec l'agonie pitoyable des plaintes : incongruité qui évoque des idées de folie. Et je m'imagine qu'une incongruité similaire existe dans l'âme de la créature. Je sais qu'elle m'aime, et qu'elle me sacrifierait sans hésiter sa pauvre vie. Je suis sûr qu'elle aurait du chagrin si je mourais. Mais elle n'envisagerait pas la chose comme un autre chien, — comme le ferait, par exemple, un chien aux oreilles pendantes. Elle est trop farouchement près de la Nature pour cela. Si elle se trouvait seule avec mon cadavre dans un endroit solitaire, elle se mettrait d'abord à pleurer follement son Ami. Mais, ce devoir accompli, elle soulagerait son chagrin de la meilleure façon possible, en dévorant ce même Ami, en faisant craquer ses os entre ses longues dents de loup. Et puis, la conscience pure, elle s'assiérait et lancerait vers la lune le cri funèbre de ses ancêtres…

Ce cri me remplit d'une curiosité bizarre autant que d'horreur, à cause de certaines consonances étranges qui se répètent toujours dans le même ordre et qui doivent représenter des formes particulières du langage animal, — des idées particulières. C'est une chanson de pensées, d'émotions qui, n'étant pas humaines, sont inimaginables au point de vue humain… Mais les autres chiens les comprennent et y répondent à travers les lointains nocturnes, — quelquefois de si loin qu'il me faut toute mon attention pour discerner leur faible réponse. Les paroles, — si je puis les appeler ainsi, — sont peu nombreuses. Mais si j'en juge d'après l'émotion qu'elles déchaînent en moi, elles doivent signifier beaucoup de choses… Peut-être signifient-elles des choses vieilles de mille années, — des choses se rapportant aux odeurs, aux exhalaisons, aux émanations que les sens humains, plus bornés, ne peuvent discerner ; et des impulsions aussi, des impulsions sans nom, que la clarté des grandes lunes éveille dans l'âme des chiens.

Si nous pouvions connaître les sensations d'un chien, les émotions et les idées d'un chien, nous pourrions peut-être découvrir la correspondance étrange entre leur caractère et le caractère de cette inquiétude spéciale que provoquent les hurlements de cet animal. Mais comme les sens d'un chien sont absolument différents de ceux d'un homme, nous ne le saurons probablement jamais. Nous ne pouvons que présumer, le plus vaguement possible, les raisons de notre inquiétude…

Certaines des notes, — et les plus étranges, — de ce long hurlement ressemblent d'une façon bizarre aux tons de la voix humaine qui expriment l'angoisse et la terreur. Et sans doute à une période infiniment reculée, l'imagination humaine associa le son

du cri lui-même à des impressions particulières de crainte. C'est un fait remarquable que dans tous les pays, — y compris le Japon, — on attribue les hurlements des chiens au fait que ces animaux perçoivent certaines choses invisibles à l'homme, — des choses effrayantes et en particulier des dieux et des fantômes. Et cette unanimité des croyances superstitieuses semble indiquer qu'un des éléments de la crainte qu'inspire leur hurlement est la crainte du surnaturel. Aujourd'hui nous ne redoutons plus consciemment l'inconnu, car nous savons que nous sommes nous-mêmes surnaturels, et que l'homme physique, avec toute sa vie des sens, est plus fantastique que tous les fantômes de l'imagination ancienne. Mais un faible héritage de la crainte primitive sommeille encore en notre être, et s'éveille peut-être comme un écho au son de cette plainte qui s'élève dans la nuit.

Quelle que puisse être la chose, invisible aux yeux humains, que les sens d'un chien perçoivent parfois, ce n'est certainement rien qui ressemble à l'idée que nous nous faisons d'un fantôme. En toute probabilité, ce n'est rien de visible qui est la cause mystérieuse de ce tressaillement et de cette plainte. Il n'y a pas de raisons anatomiques pour croire qu'un chien possède des dons visuels extraordinaires. Mais les organes olfactifs d'un chien sont incommensurablement supérieurs à ceux de l'homme. La vieille croyance universelle des perceptions surhumaines de l'animal était justifiée : mais il ne s'agit pas de perceptions visuelles. Si le hurlement d'un chien était vraiment, comme on le supposait jadis, provoqué par la terreur, il se traduirait non par les mots : « je Les vois », mais par : « je Les sens » ! Il n'existe aucune preuve à l'appui de l'idée qu'un chien peut voir des formes invisibles à l'homme…

Mais le hurlement nocturne de la chienne qui hante mon clos m'amène à me demander si elle ne discerne pas quelque chose de vraiment effrayant, quelque chose que nous nous efforçons en vain de rejeter de notre conscience morale : la loi dévoratrice de la vie. Certes, il y a des moments où son cri ne me rappelle plus le hurlement d'un chien, mais la voix de cette loi même, la voix véritable de cette Nature que les poètes appellent si inexplicablement « tendre », « miséricordieuse », « divine » ! Divine, peut-être d'une façon intense et inconnue, mais certainement ni miséricordieuse ni tendre ! Les êtres n'y existent qu'en s'entre-dévorant. Notre monde peut paraître beau à la vision du poète, — avec ses amours, ses espérances, ses souvenirs, ses aspirations. Mais il n'y a rien de beau dans le fait que la vie se repaît d'assassinats continuels, ni que l'affection la plus tendre, l'enthousiasme le plus noble, l'idéalisme le plus pur doivent s'alimenter de chair et de sang ! Toute vie pour vivre doit dévorer la vie. Imaginez-vous aussi divin qu'il vous plaira, — il vous faut pourtant obéir à la loi. Soyez, si vous le préférez, végétarien. Il vous faut pourtant manger des formes de vie capables de sensations et de désirs. Stérilisez votre nourriture ; la digestion s'arrête. Vous ne pouvez même pas boire sans avaler de la vie. Nous sommes des cannibales : le terme a beau vous déplaire. Toute vie est Une : et que nous mangions la chair d'une plante, d'un poisson, d'un reptile, d'un oiseau, d'un mammifère ou d'un homme, le fait reste le même. Toute créature est dévorée. Et non pas une fois, ni cent fois, ni une myriade de fois. Considérez le sol que nous foulons, la terre d'où nous sortons. Songez aux millions de disparus qui en sont surgis et qui s'y sont effrités de nouveau pour alimenter ce qui devient notre nourriture. Nous mangeons perpétuellement la poussière de notre race, la substance de nos anciens moi.

Et la matière dite inanimée est elle-même anthropophage ! La substance se repaît de substance. Dans chaque goutte d'eau, le monad se nourrit de monad ; de même, dans le vaste espace, les sphères s'entre-consument. Les étoiles donnent éclosion à des mondes et les dévorent ; les planètes assimilent leur propre lune. Tout est une Faim qui ne s'apaise que pour s'éveiller de nouveau. Et à celui qui songe à toutes ces choses, le mythe d'un univers divin, conçu et réglé par un amour paternel, semble moins convaincant que la légende Polynésienne qui veut que l'Âme des Morts soit dévorée par les dieux…

La loi nous paraît monstrueuse parce que nous avons développé des idées et des sentiments opposés à cette Nature démoniaque, un peu comme le mouvement volontaire est opposé à la force aveugle de la gravitation. Mais les idées et les sentiments ne font qu'aggraver l'atrocité de notre situation, sans atténuer le moins du monde ce que le problème final a de lugubre.

La Foi de l'Extrême-Orient traite ce problème avec plus de succès que la Foi occidentale. Pour le Bouddhiste, le Cosmos n'est nullement divin ; au contraire. Il est Karma. Il est la création de pensées et d'actes erronés. Il n'est pas gouverné par la Providence. C'est un cauchemar. C'est pareillement une illusion. Il paraît réel pour la même raison que les formes et les douleurs d'un mauvais rêve semblent réels au dormeur. Notre vie sur terre est un sommeil. Pas absolu. Il y a des scintillements dans l'obscurité, de pâles lueurs d'Amour, de Pitié, de Sympathie et de Magnanimité. Elles sont altruistes et vraies, éternelles et divines. Ce sont les quatre choses éternelles dans le rayonnement où toutes les formes et toutes les illusions disparaîtront enfin comme des brumes dans la lumière du soleil. Mais, — sauf dans la mesure où

nous nous éveillons à ces sentiments, — nous sommes en vérité des dormeurs qui nous plaignons dans l'obscurité, torturés par une horreur indéfinie. Tous, nous rêvons. Aucun de nous n'est vraiment éveillé, et beaucoup, qui passent pour les sages de ce monde, connaissent encore moins la vérité que ma chienne qui hurle à la lune.

Si ma chienne pouvait parler, je crois qu'elle poserait certaines questions auxquelles aucun philosophe ne saurait répondre. Car je la crois tourmentée par la douleur de l'existence. Naturellement, je ne veux pas dire que l'énigme se présente à elle sous le même aspect qu'à nous, ni qu'elle a pu parvenir à des conclusions abstraites par des procédés philosophiques pareils aux nôtres. Pour elle, le monde extérieur est une continuation d'odeurs. Elle pense, compare, se souvient et raisonne par l'odorat. Par l'odorat aussi, elle juge les caractères. Tous ses jugements sont fondés sur l'odorat. Mais il est à peu près certain qu'elle songe aux choses surtout par le rapport qui existe entre leur odeur et l'expérience de manger ou la crainte d'être mangée. Elle connaît certainement beaucoup plus de choses se rapportant à la terre que nous foulons, qu'il ne serait bon pour nous d'en connaître. Et sans doute, si elle savait parler, nous conterait-elle des histoires fantastiques. Douée ou affligée comme elle est de sens aussi affinés, sa notion de la réalité doit être plus que sépulcrale. Il n'est guère surprenant qu'elle se mette à hurler à la lune qui éclaire un monde pareil.

Et pourtant, au point de vue bouddhiste, elle est plus éveillée que nous tous. Elle possède un code moral assez fruste, qui lui inculque la loyauté, la soumission, la gratitude, la douceur et la tendresse maternelle. Elle a toujours observé ce code très simple.

Les prêtres disent qu'elle existe dans un état d'obscurité d'esprit, car elle ne peut apprendre tout ce qu'apprennent les hommes. Mais à son point de vue elle mérite une meilleure condition dans sa prochaine réincarnation. C'est ce que pensent tous ceux qui la connaissent. Lorsqu'elle mourra, ils lui feront d'humbles obsèques et réciteront un sûtra pour le repos de son esprit. Le prêtre permettra qu'on lui creuse dans un coin du jardin du temple une petite tombe sur laquelle nous placerons un petit sotoba portant cette inscription : Nyo-zé chikusho botsu Bodaishin : « Même dans un être comme cet animal, le Savoir Suprême se développera enfin ».

5

Je fus intrigué par la phrase « sourcil-papillon de ver à soie », que je rencontrai dans un vieux proverbe japonais ou plutôt chinois : Le sourcil-papillon de ver à soie d'une femme est la hache qui abat la sagesse d'un homme. Alors j'allai trouver mon ami Niimi qui élève des vers à soie, et lui demandai de m'expliquer cette phrase.

— Est-ce possible, s'écria-t-il, que vous n'ayez jamais vu le papillon d'un ver à soie ? Il a de très beaux sourcils.

— Des sourcils ? répétai-je, étonné.

— Eh bien, appelez-les comme vous voudrez, dit Niimi. Mais les poètes les appellent sourcils. Attendez un instant ; je vais vous les montrer.

Il quitta la pièce et revint bientôt, portant un éventail en papier blanc sur lequel reposait paresseusement un papillon de ver à soie.

— Nous en réservons toujours quelques uns pour la reproduction. Celui-ci sort à peine du cocon. Bien entendu, il ne peut pas voler… Car aucun ne vole… Mais regardez ses sourcils…

Je regardai et je vis que les antennes très courtes et touffues étaient arquées au-dessus des yeux, joyaux piqués dans la tête veloutée, de façon à donner l'aspect d'une très belle paire de sourcils.

Alors Niimi m'emmena voir ses vers à soie.

Dans le voisinage de Niimi, où il y a beaucoup de mûriers, plusieurs familles se livrent à l'élevage des vers à soie : les femmes et les enfants sont chargés de les soigner et de les nourrir. Les vers sont tenus dans de grands plateaux oblongs, surélevés sur de légers supports en bois de trois pieds de haut. Il est curieux de voir des milliers de chenilles en train de se nourrir simultanément dans les plateaux, et d'entendre le doux bruit de papier froissé qu'elles font en rongeant leurs feuilles de mûrier. En approchant de la maturité, elles exigent une attention constante. Un expert examine les plateaux à de brefs intervalles, ramasse les plus grosses chenilles et décide, en les roulant doucement entre le pouce et l'index, lesquelles sont prêtes à filer. On les laisse ensuite tomber dans des boîtes couvertes où elles s'empressent de disparaître de la vue sous un enroulement de soie blanche. On ne permet qu'à quelques-unes d'émerger de leur sommeil soyeux ; ce sont les reproductrices sélectionnées. Elles ont de belles ailes, mais ne peuvent pas voler. Elles ont des bouches, mais ne

peuvent manger. Elles s'accouplent, pondent des œufs et meurent. Depuis des milliers d'années, leur race a été si bien soignée qu'elle est devenue incapable d'aucun effort.

Ce fut la leçon d'évolution contenue dans ce dernier fait qui me préoccupa surtout, tandis que Niimi et son jeune frère (qui nourrit les vers à soie) m'initiaient aux méthodes de l'industrie. Ils me racontèrent des choses curieuses au sujet de races différentes, et d'une variété sauvage de ver à soie qu'on ne peut arriver à domestiquer : il file une soie merveilleuse avant de se transformer en un papillon qui peut mettre ses ailes à bon usage. Mais je crains fort de n'avoir témoigné qu'un intérêt bien tiède à ce sujet, car tandis même que je m'efforçais d'écouter mes jeunes amis, je me mis à rêver.

Tout d'abord je me surpris à songer à une délicieuse rêverie d'Anatole France, dans laquelle il déclare que s'il avait été le Demiurge, il eût mis la jeunesse à la fin de la vie au lieu de la placer au commencement, et il eût ordonné toutes choses de façon que chaque humain possédât trois phases de développement, correspondant en quelque sorte à ceux des lépidoptères. Et il me vint à l'esprit que cette fantaisie n'était autre que la modification délicate d'une très ancienne doctrine commune à presque toutes les formes de religion les plus élevées.

Les croyances occidentales, en particulier, enseignent que notre vie ici-bas est un état larvaire d'impuissance gourmande, et que la mort est un sommeil de dupe, hors duquel nous prendrons notre essor vers la lumière éternelle. Elles nous disent que pendant notre existence consciente nous ne devrions envisager notre corps extérieur que comme une sorte de chenille et ensuite de chrysalide, et elles affirment que nous gagnons ou perdons, selon

notre conduite en tant que larve, la puissance de développer des ailes sous l'enveloppe mortelle. Elles nous disent aussi de ne pas nous troubler si nous ne voyons pas d'imago-Psyché se détacher du cocon brisé : ce manque de preuve visuelle ne signifie rien, car nous ne possédons que la vision myope des vers. Nos yeux ne sont qu'à demi développés. Car des gammes entières de couleurs n'existent-elles pas invisiblement au delà et au-dessous de notre sensibilité rétinienne ? C'est ainsi qu'existe l'homme papillon, bien que nous ne puissions naturellement pas le voir.

Mais que deviendrait cet imago-humain dans un état de béatitude parfaite ? Cette question est pleine d'intérêt d'un point de vue évolutionnel ; et la réponse évidente me fut suggérée par ces vers à soie qui n'ont été domestiqués que depuis quelques milliers d'années. Considérez le résultat de notre domestication céleste depuis, disons, quelques millions d'années : quelle serait donc la conséquence finale pour ceux qui pourraient gratifier chaque désir à volonté ?

Ces vers à soie ont tout ce qu'ils désirent, et même beaucoup plus. Leurs besoins, quoi qu'étant très simples, sont fondamentalement identiques à ceux de l'humanité ; nourriture, abri, chaleur, protection et confort. Notre incessante lutte sociale se livre en majeure partie pour obtenir ces choses, notre conception du ciel serait de les obtenir gratuitement et sans douleur ; et la condition de ces vers à soie est la réalisation sur une petite échelle de notre Paradis imaginaire. (Je ne prends pas en considération le fait qu'une grande majorité des vers à soie est prédestinée aux tourments et à la mort ; car mon thème traite du ciel et non des âmes perdues. Je parle des élus, de ces vers prédestinés au salut et à la réincarnation). Sans doute n'éprouvent-ils que des

sensations très atténuées : ils sont certainement incapables de prier. Mais s'ils pouvaient prier, ils ne pourraient rien demander de plus que ce qu'ils reçoivent déjà des mains de l'adolescent préposé à leurs soins. Il est leur providence, dieu de l'existence duquel ils ne se rendent compte que de la façon la plus vague possible, mais il est précisément le dieu qu'il leur faut. Et nous nous considérerions sottement très fortunés d'être aussi bien soignés en proportion de nos nécessités plus complexes. Nos formes de prières ordinaires ne prouvent-elles pas notre désir de provoquer une attention similaire ? En affirmant notre « besoin d'amour divin », ne confessons-nous pas involontairement que nous souhaitons être traités comme des vers à soie, et vivre sans douleur grâce à l'aide des dieux ? Et pourtant, si les dieux nous traitaient comme nous le souhaitons, nous donnerions beaucoup de preuves nouvelles, — à la façon de ce qui s'appelle preuve par dégénération, — que la grande loi de l'évolution est bien au-dessus des dieux.

Une des premières phases de cette dégénération serait représentée par une incapacité totale de nous aider nous-mêmes ; ensuite nous commencerions à perdre l'usage de nos organes sensoriels les plus élevés ; ensuite le cerveau se rétrécirait au point de ne plus représenter qu'une pointe de matière ; plus tard encore, nous nous transformerions en de simples sacs amorphes, des ventres aveugles. Voilà ce que serait la conséquence de cette espèce d'amour divin que nous souhaitons si paresseusement. Le désir de la béatitude perpétuelle dans une paix perpétuelle se révélerait peut-être comme étant diaboliquement inspiré par les Seigneurs de l'Obscurité et de la Mort. Toute vie sensible et pensante a été, et ne peut continuer d'être qu'en tant que produit de la lutte et de la douleur, le résultat de la bataille infinie avec les

puissances de l'univers. La loi cosmique est sans compromission. Tout organe qui cesse de ressentir la douleur, — toute faculté qui cesse de servir sous le stimulus de la douleur, — devront également cesser d'exister. Si la douleur et son effort sont supprimés, la vie se réduira d'abord en protoplasme informe, et ensuite en poussière.

Le Bouddhisme, qui est, à sa façon majestueuse, une doctrine de l'évolution, proclame très raisonnablement que son ciel n'est qu'un état supérieur de développement à travers la douleur, et enseigne que, même au paradis, la cessation de l'effort produit la dégradation. Il déclare aussi raisonnablement que, dans le monde surhumain, la capacité de douleur croît toujours en proportion de la capacité à ressentir du plaisir. (Du point de vue scientifique, il y a peu à redire contre cet enseignement, puisque nous savons qu'une évolution plus élevée doit entraîner une augmentation de la sensibilité à ressentir la douleur.) Dans les ciels du désir, dit le Shoho-nen-jo-kyô, la douleur de la mort est si grande que toutes les angoisses de tous les enfers réunis ne sauraient égaler qu'un seizième de cette douleur.

La comparaison précédente est d'une violence inutile, mais l'enseignement bouddhiste au sujet du ciel est, en substance, éminemment logique. La suppression de la douleur mentale ou physique, dans tout état concevable d'existence sensible, entraînerait nécessairement la suppression du plaisir, et il est certain que tout progrès moral ou matériel dépend de la puissance à affronter et à maîtriser la douleur. Dans un paradis de vers à soie tel que tous les instincts mondains nous le font souhaiter, le séraphin, libéré de la nécessité du labeur et pouvant satisfaire tous

ses désirs selon sa volonté, perdrait enfin ses ailes et retomberait à la condition de chenille.

Je racontai la substance de ma rêverie à Niimi, car il était autrefois grand amateur des livres bouddhiques.

— Eh bien, dit-il, je me suis souvenu d'une bizarre histoire bouddhique en entendant ce proverbe que vous m'avez demandé d'expliquer, le sourcil en papillon de vers à soie d'une femme est la hache qui abat la sagesse d'un homme. Suivant votre doctrine, le dicton serait aussi vrai de la vie céleste que de la vie terrestre. Voici l'histoire :

« Lorsque Shaka habitait dans ce monde, un de ses disciples, Nanda, fut ensorcelé par la beauté d'une femme, et Shaka voulut le sauver des résultats de cette illusion. Il emmena donc Nanda jusqu'à un endroit sauvage parmi les montagnes où il y avait des singes, et il lui montra une guenon extrêmement laide. Et il lui demanda : « Dis-moi, de Nanda, laquelle est la plus belle, la femme que tu aimes ou cette guenon ? « Oh ! Maître, s'écria Nanda, comment peut-on comparer une femme admirablement belle avec une affreuse guenon ? » « Peut-être trouveras-tu bientôt des raisons pour faire toi-même la comparaison », répondit le Bouddha. Et instantanément, grâce à son pouvoir surnaturel, il monta avec Nanda jusqu'au Sanjûsan-Ten qui est le deuxième des Six Ciels du Désir. Et là, à l'intérieur d'un palais fait de joyaux, Nanda aperçut une multitude de jeunes filles qui célébraient une fête quelconque par des danses et de la musique. Et la beauté de la moins belle d'entre elles surpassait excessivement celle de la plus belle femme de la terre. « Ô Maître, s'écria Nanda, quelle est cette fête merveilleuse ? » « Interroge une de ces jeunes filles, » répondit Shaka. Et Nanda interrogea une des vierges célestes ; et

elle lui répondit : « Cette fête célèbre les bonnes nouvelles que nous venons de recevoir. Il existe en ce moment dans le monde des hommes, parmi les disciples de Shaka, un excellent jeune homme appelé Nanda qui va bientôt renaître dans ce ciel pour y devenir notre époux, pour le récompenser de sa vie si sainte. Nous l'attendons en nous réjouissant. » Cette réponse remplit de joie le cœur de Nanda. Alors le Bouddha lui demanda : « Y a-t-il parmi toutes ces vierges, Nanda, une seule dont la beauté égale celle de la femme dont vous avez été amoureux ? » « Non, Maître, répondit Nanda. Car de même que cette femme dépassait en beauté la guenon que nous vîmes sur la montagne, de même est-elle surpassée par la moindre de ces vierges. »

« Alors le Bouddha descendit immédiatement avec Nanda jusqu'au fond de l'Enfer, et il l'emmena dans une salle de torture où des myriades d'hommes et de femmes étaient en train d'être bouillis vivants dans de grands chaudrons, et tourmentés par des démons. Alors Nanda vit tout près de lui un immense chaudron rempli de métal en fusion ; et il eut peur en constatant que ce chaudron n'avait pas encore d'occupant. « Maître, demanda Nanda au Bouddha, pour qui ce chaudron a-t-il été préparé ? » « Interroge le diable », répondit Shaka. Nanda le fit aussitôt et le diable lui répondit : « Il y a un jeune homme appelé Nanda qui est un des disciples de Shaka, il est sur le point de renaître dans un des ciels à cause de ses bonnes actions. Mais lorsqu'il s'y sera livré aux plaisirs, il renaîtra dans cet enfer, et il occupera ce chaudron. Je l'attends. »

6

Les dictons proverbiaux d'un peuple doivent toujours avoir pour les penseurs un intérêt psychologique particulier, car ils représentent la qualité générale d'expérience morale qui demeure presque intacte devant les modifications sociales de toute espèce. La littérature orale et écrite du Japon est si riche dans cette catégorie de folk-lore que, pour en donner une idée, il faudrait y consacrer un gros volume. On ne saurait rendre justice à ce sujet, considéré comme un tout, dans les limites étroites d'une seule étude. Mais on peut considérer en quelques pages certaines classes de proverbes et de phrases proverbiales. Or les dictons se rapportant au Bouddhisme, soit par allusion ou par dérivation, me semblent particulièrement dignes d'être analysés. Donc, avec l'aide d'un ami japonais, j'ai choisi et traduit les exemples suivants, — choisissant quand c'était possible les plus simples et les mieux connus, et plaçant les textes originaux par ordre alphabétique afin de faciliter les références. Ce choix, — quoique insuffisant, — servira du moins à illustrer certains effets de l'enseignement bouddhiste sur la pensée et le parler populaire.

1. — Akuji mi ni tomaru.
Tout le mal accompli s'accroche au corps.
2. — Atama soru yori kokoro wo soré.
Mieux vaut se raser le cœur que se raser la tête.
3. — Au wa wakaré no hajimé.
Une rencontre n'est que le commencement d'une séparation.

4. — Banji wa yumé.
Toutes les choses ne sont que des rêves.
5. — Bonbu mo satoréba hotoké nari.

Même un homme vulgaire devient par la connaissance un Bouddha.
6. — Bonnô kunô.
Tout désir est chagrin.
7. — Buppô to wara-ya amé, dété kiké.
Il faut sortir pour entendre la doctrine bouddhiste ou le bruit de la pluie sur un toit de paille.
8. — Busshô en yori okoru.
La nature divine pousse même hors des relations de Karma.
9. — Enkô ga tsuki wo toran to suru ga gotoshi.
Pareils à des singes s'efforçant d'attraper le reflet de la lune dans l'eau.

10. — En naki shujô wa doshi gatashi.
Il serait difficile en vérité de sauver des personnes n'ayant aucune relation de Karma.
11. — Fujô seppô suru hôshi wa, hirataké ni umaru.
Le prêtre qui prêche une doctrine impure renaîtra fongus.
12. — Gaki mo ninzu.
Même les gaki (prétas) peuvent faire une foule.
13. — Gaki no mé ni midzu miézu.
Aux yeux du gaki l'eau est invisible.

14. — Goshô wa daiji.
La vie future est la chose toute importante.
15. — Gun-mô no tai-zô wo saguru ga gotoshi.
Pareils à plusieurs aveugles cherchant en tâtonnant un grand éléphant.
16. — Gwai-men nyo-Bosatsu ; nai shin nio-Yasha.
Extérieurement, un Bodhisattva ; mais dans son for intérieur, un

démon.
17. — Hana wa né ni kaeru.
La fleur retourne à sa racine.
18. — Hibiki no koë ni ozuru ga gotoshi.
De même que l'écho répond à la voix.

19. — Hito wo tasukéru ga shukké no yuku.
La tâche du prêtre est de sauver l'humanité.
20. — Hi wa kiyurédomo tô-shin wa kiyédzu.
Bien que la flamme soit éteinte, la mèche demeure.
21. — Hotoké mo motowa bonbu.
Le Bouddha lui-même n'était à l'origine qu'un homme ordinaire.
22. — Hotoké ni naru mo shami wo heru.
Même pour devenir Bouddha, il faut d'abord devenir novice.
23. — Hotoké no kao mo sando.
Même le visage du Bouddha, trois fois seulement.
24. — Hotoké tanondé Jigoku é yuku.
En priant le Bouddha, on va en Enfer.
25. — Hotoké tsukutté tamashii irédzu.
Fabriquer un Bouddha sans y mettre une âme.

26. — Ichi-ju no kagé, ichi-ga no nagaré, tasho no en.
Même l'expérience d'une seule ombre ou d'un seul jet d'eau est produite par les relations karmiques d'une existence précédente.
27. — Ichi-mô shù-mô wo hiku.
Un aveugle conduit plusieurs aveugles.
28. — Ingwa na ko.
Un enfant karma.
29. — Ingwa wa, kuruma no wa.
La Cause et l'Effet sont comme une roue.

30. — Innen ga fukai.
La relation de karma est profonde.

31. — Inochi wa fù-zen no tomoshibi.
La vie est comme la flamme d'une lampe exposée au vent.
32. — Issun no mushi ni mo, goba no tamashii.
Même un ver long d'un centimètre a une âme un centimètre de long.
33. — Iwashi no atama mo shinjin kara.
Même la tête d'un iwashi (aura la puissance de sauver ou de guérir) par vertu de la foi.
34. — Jigo-jitoku.
Les fruits de ses propres actions (dans un état d'existence précédent).

35. — Jigoku dè hotoké.
Pareil à la rencontre d'un Bouddha en Enfer.
36. — Jigoku Gokuraku wa kokoro ni ari.
L'Enfer et le Paradis sont dans les cœurs des hommes.
37. — Jigoku mo sumika.
Même l'Enfer est un lieu de séjour.
38. — Jigoku ni mo shiru hito.
Même en Enfer les anciennes connaissances sont les bien-venues.
39. — Kagé no katachi ni shitagau gotoshi.
De même que l'ombre suit la forme.
40. — Kané wa Amida yori hikaru.
L'argent brille avec encore plus d'éclat qu'Amida.

41. — Karu-toki no Jizo-gao ; nasu-toki no Emma-gao.
Temps d'emprunt, visage de Jizo ; temps de remboursement, visage d'Emma.

42. — Kiité Gokuraku, mité Jigoku.
À ouï-dire, c'est le Paradis ; à voir, c'est l'Enfer.
43. — Koji mon wo idézu : akuji sen ri wo hashiru.
Les bonnes actions ne franchissent pas le seuil ; les mauvaises actions voyagent loin.
44. — Kokoro no koma ni tadzuna wo yurusuna.
Ne lâche jamais les rênes du cœur, ce poulain sauvage.
45. — Kokoro no oni ga mi wo séméru.
Le corps n'est torturé que par le démon du cœur.
46. — Kokoro no shi to wa naré ; kokoro wo shi to sézaré.
Sois le maître de ton cœur ; ne permets pas à ton cœur de devenir ton maître.
47. — Kono yo wa kari no yado.
Ce monde n'est qu'une halte.

48. — Kori wo chiribamé ; midzu ni égaku.
Plaquer de la glace ; et peindre sur l'eau.
49. —

Korokoro to
Naku wa yamada no
Hototogisu,
Chichi nitéya aran,
Haba nitéya aran.

Je sais que l'oiseau qui chante korokoro dans cette rizière montagnarde est un hototogisu ; pourtant il fut peut-être mon père, ou bien il a pu être ma mère.
50. — Ko wa Sangai no kubikase.
Un enfant est une cangue pendant les trois États de l'Existence.

51. — Kuchi wa wazawai no kado.
La bouche est la porte d'entrée de tous les malheurs.
52. — Kwahô wa, nété maté.
Si vous souhaitez la chance, dormez et attendez.
53. — Makanu tané wa haënu.
Rien ne poussera si on ne sème pas la graine.
54. — Matéba, Kanrô no hiyori.
Si vous attendez, le beau temps viendra.
55. — Meido no michi ni Ô wa nashi.
Il n'y a pas de Roi sur la Route de la Mort.
56. — Mekura hébi ni ojizu.
L'aveugle ne craint pas le serpent.

57. — Mitsuréba, kakuru.
Ayant monté, décline.
58. — Mon zen no kozo narawanu kyô wo yomu.
L'apprenti debout devant l'entrée du temple répète le sûtra qu'il n'a jamais appris.
59. — Mujo no kazé wa, toki erabazu.
Le Vent de l'Impermanence ne choisit pas son temps.
60. — Neko mo Bussho ari.
La nature du Bouddha existe même dans un chat.
61. — Néta ma ga Gokuraku.
L'intervalle du sommeil est le Paradis.

62. — Nijiu-go Bosatsu mo soré-soré no yaku.
Même chacun des Vingt-cinq Bodhisattvas doit accomplir son propre devoir particulier.
63. — Nin mité, hô toké.
Voyez (d'abord) la personne, enseignez (ensuite) la doctrine.
64. — Ninshin ukégataku Buppo aigatashi.

Il n'est guère facile de naître parmi les hommes et de rencontrer le Bouddhisme.
65. — Oni mo jiu-hachi.
Même un démon est joli à dix-huit ans.

66. — Oni mo mi, narétaru ga yoshi.
Même un démon, lorsque vous vous serez accoutumé à sa vue, peut se révéler une connaissance agréable.
67. — Oni ni kanabô.
Un gourdin de fer pour un démon.
68. — Oni no nyôbo ni kijin.
Un démon prend un lutin pour épouse.
69. — Onna no ké ni wa dai-zo mo tsunagaru.
Avec un seul cheveu d'une femme, vous pouvez attacher même un grand éléphant.
70. Onna wa Sangai ni iyé nashi.
Les femmes n'ont point de demeures qui leur soient propres dans les Trois États d'Existence.
71. Oya no ingwa ga ko ni mukuti.
Le karma des parents est transmis aux enfants.
72. — Rakkwa éda ni kaerazu.
La fleur tombée ne retourne jamais à la branche.
73. — Raku wa ku no tané ; ku wa raku no tané.
Le plaisir est la graine de la douleur ; et la douleur est la graine du plaisir.

74. — Rokudö wa, me no maë.
Les Six Chemins se trouvent devant vos yeux.
75. — Sangai mu-an.
Il n'y a point de repos dans les Trois États de l'existence.
76. — Sangai ni kaki nashi ; Rokudô ni hotori nashi.

Il n'y a pas de haie autour des Trois États de l'Existence ; il n'y a point de voisinage aux Six Chemins.
77. — Sangé ni wa sannen no tsumi mo hôrobu.
Une confession efface les péchés commis en trois ans.
78. — Sannin yoréba, kugai.
Là où se réunissent ne fût-ce que trois personnes, il y a un monde de douleur.
79. — San nin yoréba, Monjû no chié.
Là où se réunissent trois personnes, se trouve la sagesse de Monjû.

80. — Shaka ni sekkyô,
Prêcher à Sâkyamuni.
81. — Shami kara chôrô.
Pour devenir Abbé, il faut commencer par être novice.
82. — Shindaréba, koso ikitaré.
Ce n'est que par la mort qu'on parvient à la vie.
83. — Shiranu ga, hotoké ; minu ga, Gokuraku.
Ignorer, c'est être un Bouddha ; ne pas voir, c'est le
Paradis.
84. — Shôbo ni kidoku nashi.
Il n'y a pas de miracle dans la vraie doctrine.
85. — Shô-chié wa Bodai no samatagé.
Un peu de sagesse est un trébuchet sur le chemin menant à l'état de Bouddha.

86. — Shôshi no kukai hetori nashi.
Il n'y a point de rivages à la Mer douloureuse de la Naissance et de la Mort.
87. — Sodé no furi-awasé mo tashô no en.
Même le frôlement des manches au passage est causé par

quelque relation dans une vie précédente.
88. — Sun zen ; shaku ma.
Un centimètre de vertu ; un mètre de démon.
89. — Tanoshimi wa kanashimi no motoi.
Toute joie est une source de chagrin.
90. — Tondé hi ni iru natsu no mushi.
Ainsi les insectes d'été volent-ils vers la flamme.
91. — Tsuchi-botoké no midzu-asobi.
Bouddha d'argile jouant avec l'eau.
92. — Tsuki ni murakumo, hana ni kazé.
Débris de nuages pour la lune ; et le vent pour les fleurs.

93. — Tsuyu no inochi.
La vie humaine ressemble à la rosée du matin.
94. — U-ki wa, kokoro ni ari.
La joie et le chagrin n'existent que dans la pensée.
95. — Uri no tsuru ni nasubi wa naranu.
Les aubergines ne poussent pas sur les vignes de melons.
96. — Uso mo hôben.
Même un mensonge peut servir d'excuse.
97. — Waga ya no hotoké tattoshi.
Les ancêtres de ma famille furent tous d'excellents Bouddhas.
98. — Yuki no haté wa, Nehan.
La fin de la neige est le Nirvâna.

99. — Zen ni wa zen no mukui ; aku ni wa aku no mukui.
La bonté ou la vérité résultent de la bonté ; le mal
résulte du mal.
100. — Zensé no yakusoku-goto.
Promis ou destiné depuis une vie précédente.

7

J'ai connu une fois un diseur de bonne aventure qui croyait vraiment à la science qu'il professait. Il apprit, en tant qu'étudiant de la vieille philosophie chinoise, à croire à la divination bien avant d'avoir l'idée de la pratiquer. Pendant sa jeunesse, il avait été au service d'un Daimyo très riche, mais plus tard, comme des milliers d'autres samouraïs, il se vit réduit à une situation désespérée à la suite des changements sociaux et politiques du Meiji. C'est alors qu'il devint diseur de bonne aventure, un uranaiya ambulant, et il allait à pied d'une ville à l'autre et ne regagnait sa demeure qu'une fois par an avec les profits de son voyage.

Il eut assez de succès comme diseur de bonne aventure, surtout, je crois, à cause de sa parfaite sincérité, et aussi à cause de la douceur très particulière de ses manières qui inspiraient confiance. Son système ressemblait à l'ancien système des érudits, il se servait du livre Yi-King et d'une série de jetons d'ébène, qu'il disposait de façon à former des diagrammes chinois. Et il commençait toujours sa divination en adressant une prière fervente aux dieux.

Il tenait le système pour infaillible aux mains d'un maître. Il reconnaissait avoir fait quelques prédictions malheureuses, mais il affirmait que ces erreurs étaient entièrement dues à sa propre ignorance au sujet de certains textes ou diagrammes. Pour lui rendre justice, je dois avouer que dans mon propre cas (il me dit ma fortune quatre fois) ses prédictions se réalisèrent de telle façon que j'en éprouvai une certaine crainte. Vous pouvez ne pas croire dans la bonne aventure et même la mépriser, intellectuellement, mais il existe chez la plupart d'entre nous une tendance

superstitieuse, — et quelques expériences étranges peuvent s'adresser à cette tendance au point d'éveiller l'espoir ou la crainte les plus déraisonnables dans la bonne ou mauvaise fortune que nous a promise un devin quelconque. Car ce serait un grand malheur de voir vraiment notre avenir. Imaginez ce qui résulterait si nous savions que d'ici deux mois nous devrons éprouver un terrible malheur contre lequel il nous est impossible de nous protéger.

Il était déjà un homme âgé lorsque je le vis pour la première fois, en Izumo. Il avait certainement plus de soixante ans, mais il paraissait beaucoup plus jeune. Plus tard je le rencontrai à Osaka, à Kyotô et à Kobe. J'essayai plus d'une fois de le retenir chez moi pendant les mois glacés d'hiver, car il possédait une connaissance extraordinaire des traditions, et eût pu m'être d'un service inestimable au point de vue littéraire. Mais je ne pus jamais le garder chez nous plus de deux jours à la fois, car l'habitude de vagabonder était devenue chez lui une seconde nature, et il avait un amour de l'indépendance aussi farouche que celui des romanichels.

Il venait tous les ans à Tokyô, en général à la fin de l'automne. Il errait à travers la ville pendant plusieurs semaines, allant d'un quartier à l'autre, puis il disparaissait de nouveau. Mais il ne manquait jamais de me rendre visite au cours de ses séjours fugitifs ; il m'apportait des nouvelles de mes amis d'Izumo et aussi quelque petit cadeau bizarre, généralement d'un caractère religieux, provenant d'un lieu de pèlerinage célèbre. Je réussissais alors, à bavarder quelques heures avec lui. Parfois la conversation roulait sur des choses étranges qu'il avait vues ou entendues au cours de son récent voyage ; ou bien sur d'anciennes légendes

et croyances, ou bien encore sur la divination. La dernière fois que nous nous rencontrâmes, il me parla d'une science de divination chinoise très exaltée, qu'il regrettait n'avoir jamais pu apprendre.

« Celui qui connaîtrait cette science, dit-il, pourrait non seulement vous dire le moment exact où chaque poutre de cette maison cédera à la pourriture, mais la direction dans laquelle elles se briseront et tous les résultats de leur chute. Mais je me ferai mieux comprendre en vous racontant une histoire.

« Cette histoire a pour héros le célèbre diseur de bonne aventure chinois que nous appelons au Japon Shokô Setsu, et elle est contée dans le livre Baikwa-Shin-Eki, qui est un livre de divination. Alors qu'il était encore tout jeune, Shokô Setsu parvint à une situation très élevée par raison de son érudition et de sa vertu ; mais il donna sa démission et gagna la solitude afin de consacrer tout son temps à l'étude. Il vécut plusieurs années dans une cabane perdue au milieu des montagnes ; il étudiait, sans feu l'hiver et sans éventail l'été. Et, comme il manquait de papier, il écrivait ses pensées sur les murs de sa cabane, et une tuile lui servait d'oreiller.

« Un jour, pendant la période de la chaleur estivale la plus intense, il se sentit vaincu par le sommeil. Et il s'étendit pour se reposer, la tuile sous sa tête. À peine s'était-il endormi, qu'un rat traversa son visage en courant, et l'éveilla en sursaut. Furieux, il prit la tuile et la lança contre le rat ; celui-ci s'échappa sans aucun mal, mais la tuile fut brisée. Shokô Setsu considéra tristement les fragments de son oreiller et il se reprocha sa mauvaise humeur. Puis tout à coup il remarqua, sur l'argile fraîchement exposée de la tuile brisée, quelques caractères chinois, gravés entre les sur-

faces supérieure et inférieure. Cela lui parut fort étrange, et, ramassant les débris, il les examina avec soin. Alors il découvrit qu'on avait tracé dix-sept caractères dans l'argile avant que la tuile n'eût été soumise à la cuisson. Et ces caractères disaient : « Dans l'année du Lièvre, le quatrième mois, le dix-septième jour, à l'heure du Serpent, cette tuile sera lancée contre un rat et brisée. »

« Or, la prédiction avait bien été accomplie à l'heure du Serpent, le dix-septième jour du quatrième mois de l'année du Lièvre. Très étonné, Shokô Setsu examina de nouveau les fragments et découvrit le sceau et le nom du fabricant de la tuile. Alors il quitta précipitamment sa cabane, et emportant avec lui les morceaux de la tuile, il se hâta jusqu'à la ville voisine, à la recherche du fabricant. Il le trouva et, lui montrant la tuile cassée, il lui demanda ce que cela signifiait.

« — Cette tuile fut en effet fabriquée chez moi. Mais les caractères tracés dans l'argile furent écrits par un vieillard, un diseur de bonne aventure, qui me demanda la permission d'ajouter cette inscription avant que la tuile ne fût soumise à la cuisson.

« — Savez-vous où il demeure ? demanda Shokô Setsu.

« — Il vivait autrefois assez près d'ici. Je puis vous mener jusqu'à sa maison, mais je ne connais point son nom.

« Arrivé devant la maison du vieillard, Shokô Setsu se présenta et sollicita la permission de parler au maître de céans. Un étudiant serviteur le pria courtoisement d'entrer et le fit pénétrer dans une pièce où plusieurs jeunes gens étaient occupés à étudier. Lorsque Shokô Setsu s'assit, tous les jeunes gens le sa-

luèrent. Puis celui qui lui avait parlé le premier se prosterna à ses pieds et dit :

« — Nous sommes désolés de vous informer que notre maître est mort voici quelques jours. Nous vous attendions, car il avait prédit que vous viendriez aujourd'hui, à cette heure précise. Vous vous appelez Shokô Setsu. Notre maître nous a dit de vous remettre un livre qui vous rendra de grands services. Le voici : acceptez-le, je vous prie.

« Shokô Setsu n'était pas moins enchanté que surpris. Car le livre était un manuscrit infiniment rare et précieux et contenait tous les secrets de la science de la divination. Après avoir remercié les jeunes gens, et leur avoir exprimé en termes convenables son regret de la mort de leur maître, il regagna sa cabane. Là, il se mit à éprouver la valeur du livre en le consultant sur sa propre fortune. Le livre lui indiqua que sur le côté sud de sa demeure, à un endroit particulier, près d'un mur de la cabane, beaucoup de chance l'attendait. Il creusa un trou à l'endroit indiqué et trouva une jarre remplie d'or, qui le rendit très riche.

★

Mon vieil ami quitta ce monde d'une façon aussi solitaire qu'il y avait vécu. Un hiver, tandis qu'il traversait une rangée de montagnes, il fut surpris par une tempête de neige et perdit son chemin. Plusieurs jours plus tard, on le retrouva debout, appuyé contre un sapin, son petit baluchon attaché à ses épaules, véritable statue de glace, les bras croisés et les yeux fermés comme dans la méditation. Sans doute, en attendant que la tempête se dissipât, avait-il cédé à la somnolence qu'engendre le froid, et la neige s'était accumulée sur lui pendant qu'il dormait. Et, appre-

nant sa mort étrange, je me souvins du vieux dicton japonais : Uranaiya minouyé shiradzu. « Le diseur de bonne aventure ne connaît pas son propre destin ».

8

J'eus le privilège de le rencontrer à Tokyô où il faisait un court séjour, en route pour l'Inde. Nous fîmes une longue promenade ensemble et nous parlâmes des religions orientales, au sujet desquelles il en savait incomparablement plus que moi. Il commentait d'une façon surprenante tout ce que je pouvais lui raconter concernant des croyances locales, citant d'étranges correspondances existant entre certains cultes vivants des Indes, de Birmanie ou de Ceylan. Puis tout à coup il engagea la conversation dans une direction toute différente :

— J'ai songé dernièrement, dit-il, à la constance de la proportion relative des sexes, et je ne suis demandé si la doctrine bouddhiste pouvait en fournir une explication. Car il me semble que dans les conditions de karma ordinaire, la réincarnation humaine procéderait nécessairement suivant une alternance régulière.

— Voulez-vous dire par cela, demandai-je, qu'un homme renaîtrait comme femme et qu'une femme renaîtrait comme homme ?

— Oui, dit-il, car le désir est créateur, et le désir de chaque sexe tend vers l'autre.

— Et, dis-je, combien d'hommes souhaiteraient renaître comme femmes ?

— Sans doute très peu, répondit-il. Mais la doctrine du désir créateur n'implique pas que le désir individuel crée sa propre satisfaction. Tout au contraire. Le véritable enseignement est que tout désir égoïste se résout en une punition, — et que ce que le désir crée se révélera, du moins à la connaissance supérieure, — être la folie de désirer.

— Là, vous avez raison, dis-je. Mais je ne comprends toujours pas votre théorie.

— Eh bien, dit-il, si les conditions physiques de la réincarnation humaine sont toutes déterminées par le karma de la volonté se rapportant aux conditions physiques, alors le sexe serait déterminé par la volonté par rapport au sexe. Or, la volonté de chacun des sexes tend vers l'autre. Car l'homme désire la femme et la femme désire l'homme plus que tout au monde, sauf la vie. De plus, chaque individu éprouve perpétuellement, indépendamment de toute relation personnelle, l'influence de quelque idéal féminin ou masculin inné. C'est ce que vous appelez un « réflexe spirituel d'innombrables attachements dans des vies passées. » Et le désir insatiable représenté par cet idéal suffirait à lui seul à créer le corps masculin ou féminin de la prochaine existence.

— Mais, observai-je, la plupart des femmes souhaiteraient renaître hommes. L'accomplissement de ce désir ne participerait guère de la nature d'une pénalité.

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il. Le bonheur ou le malheur de la nouvelle existence ne dépendront pas seulement du sexe. Ils dépendraient nécessairement d'une combinaison de plusieurs conditions.

— Votre théorie est intéressante, dis-je, mais je ne sais jusqu'à quel point on pourrait la concilier avec la doctrine acceptée. Et que dire de la personne qui, grâce à la connaissance et à la pratique de la loi la plus élevée, réussirait à demeurer supérieure à toutes les faiblesses du sexe ?

— Celle-là, répondit-il, ne renaîtrait ni homme ni femme, à condition qu'il n'y ait aucun karma préexistant, suffisamment puissant pour enrayer ou affaiblir les résultats de cette conquête de soi.

— Cette personne renaîtrait donc dans un des Ciels, dis-je, par vertu de la Naissance Apparitionnelle ?

— Pas nécessairement, dit-il. Un être de ce genre pourrait renaître dans un monde de désir, mais ni comme homme seulement, ni comme femme seulement.

— Dans quelle forme renaîtrait-elle donc ? dis-je.

— Dans celle d'un être parfait. Car un homme ou une femme n'est, à tout prendre, guère plus qu'un demi-être, puisque dans notre état imparfait chacun des sexes ne peut se développer qu'aux dépens de l'autre. Dans la composition mentale et physique de tout homme il se trouve une femme non-développée, et la composition de chaque femme comprend un homme non-développé. Mais un être complet serait à la fois un homme parfait et une femme parfaite, possédant les facultés les plus élevées des deux sexes, et les faiblesses d'aucun. En d'autres mots, il pourrait ainsi se créer une humanité supérieure à la nôtre.

— Mais, observai-je, vous n'ignorez pas qu'il existe des textes bouddhiques, dans le Saddharma Pundarika, par exemple, et

aussi dans les Vinayas, qui interdisent…

— Ces textes, interrompit-il, font allusion à des êtres imparfaits qui sont moins qu'un homme et moins qu'une femme. Ils ne pourraient se rapporter à la condition à laquelle je fais allusion. Mais rappelez-vous que je ne prêche pas une doctrine ; je ne fais que hasarder une théorie.

— Puis-je publier votre théorie un de ces jours ? demandai-je.

— Mais oui, répondit-il, si vous jugez qu'elle mérite qu'on y réfléchisse.

Et beaucoup plus tard je l'écrivis ainsi de mémoire, aussi bien que je le pus.

9

Pendant le règne de l'Empereur Go-Reizei, il y avait un saint prêtre qui vivait au temple de Saito, sur la montagne appelée Hiyei-San près de Kyôto. Un jour d'été, ce bon prêtre regagnait son temple par le chemin de Kita-no-Oji après avoir fait une visite en ville, lorsqu'il vit des garçons en train de maltraiter un vautour qu'ils avaient pris au piège et qu'ils rouaient de coups de bâton.

— Oh ! le pauvre oiseau, s'écria le prêtre, plein de compassion. Pourquoi le tourmentez-vous ainsi, mes enfants ?

Et un des garçons lui répondit :

— Nous voulons le tuer afin de nous emparer de ses plumes.

Très ému, le prêtre persuada aux gamins de lui laisser le vautour en échange d'un éventail qu'il portait. Et il relâcha aussitôt l'oiseau qui, n'ayant pas été très sérieusement blessé, put s'envoler.

Le prêtre reprit sa promenade, heureux d'avoir pu accomplir cet acte de mérite bouddhique. À peine avait-il parcouru quelques mètres qu'il vit un moine inconnu sortir d'un bosquet de bambous qui longeait la route et se hâter vers lui. Le moine le salua très respectueusement et lui dit :

— Seigneur, grâce à votre compatissante bonté, vous m'avez sauvé la vie ; et je désire maintenant vous exprimer ma gratitude comme il sied.

Très étonné de s'entendre adresser ainsi, le prêtre répondit :

— Vraiment, je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu auparavant. Dites-moi, je vous prie, qui vous êtes.

— Il n'est guère étonnant que vous ne me reconnaissiez pas sous cette forme, répliqua le moine. Je suis le vautour que ces cruels gamins tourmentaient à Kita-no-Oji. Vous m'avez sauvé la vie : or il n'y a rien au monde de plus précieux que la vie. Donc, maintenant je voudrais vous rendre votre bonté d'une façon ou d'une autre. Dites-moi, je vous en prie, s'il y a quoi que ce soit que vous désiriez posséder, savoir ou voir, — enfin si je puis vous rendre quelque service. Car, comme je possède à un petit degré les Six Pouvoirs, je suis à même d'exaucer presque tout désir que vous exprimerez.

En entendant ces mots, le prêtre devina qu'il parlait à un tengu, et il lui répondit franchement :

— Mon ami, voici longtemps que j'ai cessé d'aimer les choses de ce monde. J'ai maintenant soixante-dix ans ; ni la célébrité ni le plaisir n'ont plus aucun attrait pour moi. Je ne m'inquiète plus que de ma future réincarnation ; mais il est inutile de poser des questions à ce sujet, car personne ne saurait m'aider en cela. Vraiment je ne puis songer qu'à une seule chose qui mérite la peine qu'on la désire. J'ai regretté toute ma vie ne pas avoir vécu dans l'Inde au temps du Bouddha Suprême et de n'avoir pu assister à la grande assemblée sur Gridhrakûta, la montagne sacrée. Il ne se passe pas un jour sans que j'exprime ce regret à l'heure de la prière du matin ou du soir. Ah ! mon ami, comme je serais heureux, s'il m'était possible de conquérir le Temps et l'Espace comme les Bodhisattvas, afin que je puisse contempler cette assemblée merveilleuse !

— Mais, s'écria le Tengu, voilà un pieux désir qu'il est facile de satisfaire. Je me souviens parfaitement bien de cette assemblée sur le pic des Vautours, et il est en mon pouvoir de faire apparaître devant vous tout ce qui s'y passa, dans les moindres détails. C'est notre plus grande joie de représenter de pieux spectacles de ce genre. Suivez-moi !

Et le prêtre se laissa conduire jusqu'à une clairière parmi les sapins sur les flancs de la colline.

— Maintenant, dit le Tengu, attendez ici quelques moments, les yeux fermés. Ne les rouvrez que lorsque vous entendrez la voix du Bouddha, prêchant la Loi. Alors vous pouvez regarder. Mais lorsque vous verrez l'apparence du Bouddha, il ne faut pas permettre à vos pieux sentiments de vous influencer en aucune façon. N'esquissez pas le moindre geste de vénération, sans quoi il m'arrivera malheur.

Le prêtre promit volontiers de se soumettre à ces conditions et le Tengu disparut, comme pour préparer le spectacle.

La journée s'étira et s'éteignit, et l'obscurité tomba. Mais le vieux prêtre attendait toujours patiemment sous un arbre. Enfin il perçut une voix, au-dessus de lui, — une voix merveilleuse, profonde et claire comme le tintement d'une cloche puissante, — la voix du Bouddha Sakyamuni proclamant le Chemin Parfait. Alors le prêtre ouvrit les yeux et fut ébloui par une grande irradiation : il s'aperçut que tout le décor était changé : il se trouvait bien sur le Pic des Vautours, Grindhrakûta, la Montagne Sacrée de l'Inde ; et l'époque était celle du Sûtra du Lotus de la Bonne Loi. Il n'était plus entouré de sapins, mais d'étranges arbres brillants faits des Sept Substances Précieuses, dont le feuillage et les fruits étaient des joyaux. Et le sol était couvert de fleurs de Mandarâva et de Manjûchaka tombées du ciel ; et la nuit était toute remplie de parfum et de splendeur, et de la douceur de la grande voix. Et, brillant comme la lune au-dessus du monde, le prêtre aperçut dans le ciel l'Être Béni assis sur le Trône des Lions, ayant Samantabhadra sur sa droite et Manjusrî sur sa gauche. Et devant lui, à l'infini dans l'Espace, tel un flot d'étoiles, étaient assemblées les légions des Mahâsattvas et des Bodhisativas avec leurs suivants innombrables, — « dieux, démons, Nâgas, lutins, hommes, et créatures qui n'étaient pas humaines ». Il vit Sâriputra et Kasyapa, et Ananda avec tous les disciples du Tathagâta, — et les Rois des Devas, — et les Rois des Quatre Directions, tels des piliers de feu, — et les grands Rois Dragons, et les Gandharvas et Garudas, et les Dieux du Soleil, de la Lune et des Vents, et les myriades étincelantes du Ciel de Brahma. Et il vit, incomparablement plus éloignés même que le cercle de gloire incommensurable formé par ceux-là, éclairés par l'unique rayon de lumière qui surgissait

du front de l'Être Béni pour percer au delà du Temps le plus reculé, les dix-huit cent mille Champs de Bouddha du Quartier Oriental, et les créatures de chacun des États d'Existence, et même les formes des Bouddhas maintenant éteints qui étaient entrés dans le Nirvâna. Et il les vit, ainsi que tous les dieux et tous les démons, se prosterner devant le Trône des Lions, et il entendit cette multitude incalculable d'êtres louer le Sûtra du Lotus de la Bonne Loi. Et on eût dit le rugissement d'une mer déferlant devant le Seigneur. Alors, oubliant complètement son serment, et rêvant qu'il se tenait dans la présence véritable du Bouddha, le vieux prêtre se prosterna pour l'adorer à son tour en versant des larmes d'amour, et en proférant des actions de grâces, et en criant à haute voix : « Ô toi, Être Béni !... »

Instantanément le sol oscilla et tout le spectacle fantastique disparut comme dans un tremblement de terre. Le prêtre se retrouva seul dans l'obscurité, agenouillé dans l'herbe sur le flanc d'une colline. Alors il éprouva une tristesse inexprimable d'avoir perdu la vision par la faute de cette inconscience qui lui avait fait oublier son serment. Et tandis qu'il retraçait tristement ses pas dans la direction du temple, le moine fantôme apparut de nouveau devant lui, et lui dit sur des tons remplis de reproche et de douleur : « Parce que vous n'avez pas observé le serment que vous m'aviez fait, et parce que vous avez permis à vos sentiments de vous dominer, le Gohôtendo qui est le Gardien de la Doctrine s'est abattu soudainement sur nous du haut du ciel et nous a frappés dans son courroux en criant : « Comment avez-vous trompé ainsi ce saint homme ? » Alors tous les autres moines que j'avais réunis s'enfuirent terrifiés. Mais quant à moi, une de mes ailes est brisée, de sorte que je ne puis plus voler... » Et en prononçant ces paroles, le Tengu disparut pour toujours.

Dans l'art populaire japonais, les Tengu sont en général représentés sous l'aspect d'hommes ailés, au nez en forme de bec, ou comme des oiseaux de proie. Il y a différentes espèces de Tengu, mais tous sont sensés être des fantômes hantant les montagnes, capables d'assumer des formes diverses, et apparaissant parfois comme des aigles, des vautours ou des corbeaux. Le Bouddhisme semble classer les Tengu parmi les Mârakâyikas.

10

Nous supposerions volontiers que l'idéal ordinaire de la vie serait très noble chez un peuple pour qui la poésie a été, depuis des siècles, la façon universelle d'exprimer toute émotion. Et même si les classes supérieures d'un tel peuple ne se comparent qu'assez médiocrement à celles d'autres nations, nous ne saurions douter que ses classes inférieures ne soient très en avance moralement et autrement sur les nôtres. Et les Japonais nous présentent en effet actuellement un phénomène de ce genre.

Au Japon, la poésie est aussi répandue que l'air. Tout le monde la ressent. Tout le monde la lit. Et tout le monde la compose, quelle que soit la classe ou la condition de l'aspirant poète. Et elle n'est pas répandue ainsi seulement dans l'atmosphère mentale ; l'oreille peut l'entendre et l'œil peut la discerner partout.

On l'entend, car là où l'on travaille, on chante aussi. Le labeur des champs, les travaux des rues, sont accomplis au rythme de vers chantés et la chanson semble être une expression de la vie du peuple, à peu près dans le même sens qu'elle est une expres-

sion de la vie de la cigale. Quant à la poésie visible, elle apparaît partout, écrite ou gravée, en caractères chinois ou japonais, — comme motif de décoration. Vous pourriez constater dans des centaines de mille demeures que les écrans à glissières qui séparent les chambres ou ferment les alcôves portent des textes chinois ou japonais, et ces textes sont des poèmes. Dans les maisons des classes supérieures, on voit généralement suspendues plusieurs gaku ou tablettes, qui portent pour tout ornement un vers merveilleusement calligraphié. On découvrira des poèmes tracés sur presque chaque ustensile domestique, — comme sur les braseros, les bouilloires de fer, les vases, les plateaux de bois, les objets en laque ou en porcelaine, les bâtonnets et même les cure-dents ! Des poèmes sont peints sur les enseignes, les panneaux, les écrans et les éventails. Des poèmes sont imprimés sur les serviettes, les draperies, les rideaux, les fichus, les doublures de soie et les dessous en crêpe de soie des femmes. Des poèmes sont gravés sur le papier à lettre, les enveloppes, les bourses, les gaines de miroirs et les sacs de voyage. Des poèmes sont plaqués dans les émaux, gravés sur le bronze et sur les pipes de métal, ou brodés sur les blagues à tabac. Il serait impossible d'énumérer un dixième des articles décorés de textes poétiques. Sans doute, mes lecteurs ont-ils déjà entendu parler de ces réunions où la coutume exige que chaque invité compose un poème que l'on suspend aux arbres en fleurs, et du festival de Tanabata en l'honneur de certaines divinités astrales, quand des poèmes inscrits sur des bouts de papier de couleur et attachés à de minces tiges de bambou peuvent être vus le long des routes, battant au vent comme de minuscules drapeaux. Peut-être pourrait-on découvrir un hameau japonais sans fleurs et sans arbres, mais on n'en trouverait jamais sans poésie visible. Vous pourriez errer, comme il m'est

arrivé de le faire, dans une agglomération si pauvre que vous ne sauriez y obtenir, même au prix de l'argent, une tasse de thé véritable. Mais je ne crois pas que vous puissiez découvrir un hameau, si petit soit-il, où il n'y aurait personne capable d'écrire un poème.

Récemment, en parcourant de nouveau une collection de poèmes manuscrits qui étaient pour la plupart de courtes notations d'un caractère émotif ou descriptif, il me vint à l'esprit qu'un choix de ceux-ci pourrait illustrer certaines qualités essentiellement japonaises de sentiment, ainsi que certaines théories japonaises sur l'expression artistique, assez peu connues. J'entrepris donc derechef d'écrire cette étude. Les poèmes avaient été réunis à mon intention par différentes personnes, à des moments et des endroits bien différents. Ils appartenaient pour la plupart au genre écrit sur certaines occasions sociales, et étaient exprimés en des formes plus compactes, sinon actuellement plus brèves, que celles qui distinguent la prosodie occidentale. Sans doute, très peu de mes lecteurs sont au courant de deux faits curieux se rapportant à cet ordre de composition, et qui sont prouvés par des exemples contenus dans l'histoire et dans les textes de ma collection, — bien que je ne puisse espérer reproduire dans mes versions l'effet de l'image ou du sentiment original.

Le premier fait curieux est que depuis des temps très anciens, la composition de courts poèmes a été pratiquée au Japon, plutôt comme devoir moral que comme simple art littéraire. L'ancien enseignement éthique contenait en fait les conseils suivants : « Êtes-vous très fâché ? Alors ne dites rien de méchant, mais composez vite un poème. — Votre bien-aimé est-il mort ? Ne vous abandonnez pas à un désespoir stérile, mais essayez de cal-

mer votre esprit en composant un poème. Êtes-vous troublé parce que vous êtes sur le point de mourir en laissant tant de choses inachevées ? Alors soyez brave, et écrivez un poème sur la mort ! Quel que soit l'injustice ou le malheur qui vous trouble, renoncez à votre ressentiment ou à votre chagrin aussi vite que possible, et écrivez, en tant qu'exercice moral, quelques lignes de vers sobres et élégants. Donc, dans l'ancien temps toutes les formes de malheur étaient parées d'un poème. Le chagrin, la séparation, le désastre suscitaient des vers au lieu de plaintes. La dame qui préférait la mort à la perte de son honneur composait un poème avant de se percer la gorge. Le samouraï condamné à mourir par sa propre main écrivait un poème avant d'accomplir hara-kiri. Et même à cette époque beaucoup moins romanesque du Meiji, les jeunes gens qui ont résolu de se suicider ont l'habitude d'écrire quelques vers avant de quitter ce bas monde. Et c'est encore la coutume d'écrire un poème en temps de malheur. J'ai souvent lu des poèmes écrits dans les circonstances les plus tragiques de la misère et de la souffrance, — oui, même sur un lit de mort. Et si les vers ne révèlent pas un talent transcendant, ils montrent du moins une extraordinaire maîtrise de soi sous l'empire de la douleur… Et assurément le fait de la composition, en tant qu'entraînement éthique, présente un plus grand intérêt que tous les traités qui furent jamais écrits sur les règles de la prosodie japonaise.

L'autre fait curieux n'est qu'une théorie esthétique. Le principe artistique, commun à toute la classe de poèmes que nous considérons en ce moment, est identique au principe ordinaire de l'art pictural japonais. Par l'emploi de quelques mots choisis, l'auteur d'un court poème essaie d'accomplir exactement ce que le peintre s'efforce de réaliser grâce à quelques coups de pinceau,

c'est-à-dire d'évoquer une image ou un état d'esprit, de faire revivre une sensation ou une émotion. Et l'atteinte de ce but — que ce soit par le poète ou par le peintre — dépend absolument de leur habileté à suggérer, et à suggérer seulement. Un artiste japonais serait perdu s'il essayait d'introduire des détails compliqués dans une esquisse qui n'a d'autre but que de recréer le souvenir de quelque paysage entrevu à travers la brume bleue d'une matinée de printemps, ou dans la grande lumière blonde d'une après-midi d'automne. Non seulement serait-il un traître envers les traditions de son art ; mais il condamnerait du même coup l'objet qu'il poursuit. De la même façon, un poète serait perdu s'il essayait d'atteindre une expression complète dans un poème très court ; son objet devrait se borner à stimuler l'imagination sans la satisfaire. Ainsi le terme ittakkiri signifiant « tout à fait parti », « entièrement disparu » dans le sens de « fini », s'applique-t-il avec mépris aux vers dans lesquels le poète a exprimé sa pensée tout entière. Mais l'on ne ménage pas les louanges aux compositions qui laissent dans l'esprit le frisson de l'inexprimé. Pareil au tintement unique d'une cloche de temple, le poème court, pour être parfait, doit déclencher dans l'esprit de l'auditeur d'infinies vibrations spectrales d'une longue durée.

Mais, pour la même raison que l'on peut comparer les courts poèmes japonais aux tableaux japonais, il faut, pour les comprendre vraiment, avoir une connaissance intime de la vie qu'ils reflètent. Et ceci est surtout vrai de la classe des poèmes émotifs, dont la traduction littérale ne signifierait, dans la plupart des cas, absolument rien pour l'esprit occidental. Voici, par exemple, un petit poème qui est très pathétique pour les japonais :

Chôchô ni !
Kyonen shishitaru
Tsuma koishi !

Traduit, ce poème semblerait vouloir dire tout simplement : « Deux papillons !... L'année dernière, ma chère femme est morte ». Et à moins que vous ne connaissiez le joli symbole japonais qui compare les papillons à un mariage heureux, et la vieille coutume de joindre une paire de grands papillons en papier (ochô-mechô) au cadeau de noce, ce poème risquerait de paraître insignifiant. Ou bien prenez cette composition récente écrite par un étudiant de l'Université, qui a été louée par des juges compétents :

Furusato ni
Fubo ari — mushi no
Koë-goë !

« Dans mon village natal vivent les vieilles gens (ou mes parents), — clameur de voix d'insectes ! » Ici le poète est un jeune campagnard. Dans des champs inconnus, il écoute le grand chœur automnal des insectes ; et ce bruit ravive en lui le souvenir de son foyer lointain, et de ses vieux parents.

Mais voici quelque chose d'incomparablement plus touchant, — quoique sans doute plus obscur dans la traduction littérale, qu'aucun des deux exemples précédents :

Mi ni shimiru
Kazé ya !
Shoji ni
Yubi no ato !

« Oh ! vent qui transperce le corps ! l'œuvre de petits doigts dans le shoji »… Qu'est-ce que cela exprime ? Tout simplement la douleur d'une mère qui pleure son enfant mort. Shoji est le nom de ces légers écrans en papier blanc qui servent à la fois de portes et de fenêtres dans une maison japonaise, émettant beaucoup de lumière, mais dissimulant l'intérieur comme une vitre opaque, le préservant contre tous les regards indiscrets, et excluant le vent. Les bébés japonais adorent trouer ces shoji en perçant le papier peu résistant de leurs petits doigts ; le vent siffle ensuite par ces trous. Dans ce cas particulier le vent souffle, glacial, en vérité, — jusque dans le cœur même de la mère ; car il passe par les trous pratiqués dans le shoji par les petits doigts de son enfant mort.

On comprendra maintenant l'impossibilité de conserver le sens intime de ces poèmes dans une version littérale. Tout ce que je puis essayer de faire sera forcément ittakkiri, car il faut exprimer le non-exprimé, et ce qu'un poète japonais réussit à formuler en dix-sept ou vingt et une syllabes en nécessitera peut-être deux fois autant en anglais. Mais peut-être ce fait ajoutera-t-il à l'intérêt des atomes d'expression émotive qui suivent.

Le Souvenir d'une Mère

Douce et claire dans la nuit, la voix d'un garçon qui étudie
Lisant dans un livre… Moi aussi, j'ai eu un fils autrefois.

Souvenir du Printemps

Celle qui, en quittant ces lieux, laissa aux fleurs du prunier
Qui fleurit près de nos larmiers, le charme de sa jeunesse et de sa beauté,
Et la pureté virginale de son cœur, pour aviver leur rougeur et

leur parfum,
Ah ! où habite-t-elle maintenant, cette chère petite sœur disparue ?

Fantaisies d'une Autre Foi

1 Je cherchai dans le lieu des tombes celle de mon ami disparu.
Là-haut, dans les vieux cèdres, le cri d'une palombe vibra.

2 Peut-être n'est-ce qu'un caprice du vent, peut-être est-ce pourtant le signe d'un souvenir,

Que cette feuille solitaire tombée sur l'eau que je verse pour les morts.

Ton esprit peut-être, cher ami ?

Dans un Cimetière, la Nuit

Cette lumière de la lune qui joue sur l'eau que je verse pour les morts
Ne diffère en rien du clair de lune des années précédentes.

Après une Longue Absence

Le jardin que j'ai aimé autrefois, et même la haie du jardin,
Tout est changé et étrange. Seul le clair de lune est fidèle ;
La lune seule se souvient du charme du passé.

Clair de Lune sur la Mer

Ô Lune vaporeuse du printemps ! Si seulement un seul plongeon dans l'eau

Pouvait me permettre de renouveler ma vie sous la forme d'une partie de ta clarté jouant sur les eaux ?

Pauvreté Heureuse

Le parfum des fleurs de prunier que le vent porte dans ma chambre
Transforme mon carreau brisé en une source de joie.

Après les Adieux

Où regarderai-je maintenant ? où est-il le lieu de la séparation ?
Toutes les frontières ont disparu ; aucune direction ne subsiste :
Seule demeure la désolation de la mer sous la lune brillante.

Fantaisies d'Automne

[1] Le trèfle est fané maintenant ; les herbes sont flétries et desséchées ;
À quoi rêve le matsumushi dans les champs d'automne désolés ?
[2] La cloche du soir résonnait, me semble-t-il, avec une étrange tristesse ;
Heureusement ses tons annonçaient la nuit où meurt l'automne.
[3] En contemplant cette lune d'automne, je rêve à mon village natal
Sous la même douce clarté, et aux ombres qui entourent mon foyer.

Pendant un Chagrin
en écoutant chanter les Semi.

Seulement « Moi », « Moi » ; le cri du sot semi !
Chacun sait que le monde est aussi vide que sa coquille délaissée.

Sur la coquille abandonnée d'un Semi.

Rien que cette coquille pitoyable… Ô pauvre chantre d'été !
Pourquoi consumer ainsi tout ton corps en chansons ?

Le Sublime De La Puissance Intellectuelle.

L'esprit qui, sans se ternir, absorbe ensemble le pur et l'impur,
Devrait plutôt s'appeler une mer profonde de mille pieds!

Rêverie Shintoïste.

Les vagues folles dévorent des rochers ; je me demande dans l'obscurité :
Suis-je devenu un dieu ? La nuit est obscure et farouche.

« Suis-je devenu un dieu ? » — c'est-à-dire : « Suis-je mort ? Ne suis-je qu'un fantôme dans cette désolation » ? Les morts, devenant kami ou dieux, sont supposés hanter de préférence des solitudes farouches.

Les poèmes cités plus haut sont plus que descriptifs : ils suggèrent quelque émotion ou sentiment. Mais il y a des milliers de poèmes descriptifs qui ne font rien de tel, — et ceux-ci paraîtraient tout simplement insipides au lecteur qui ignorerait leur objet véritable. Lorsque vous apprenez qu'un texte exquis tracé en caractères d'or signifie tout simplement « Soleil du soir sur les ailes d'une poule d'eau » ; ou bien « Maintenant les fleurs s'épanouissent et les papillons volettent dans mon jardin », — votre premier enthousiasme pour la poésie décorative japonaise subit un certain refroidissement. Pourtant ces petits textes possèdent un mérite réel très particulier, et un rapport intime avec le sentiment et l'expérience esthétique des Japonais. De même que les

dessins décorant les écrans, les éventails et les coupes, ils font plaisir en rappelant des impressions de la Nature, en ravivant des incidents heureux survenus au cours d'un pèlerinage ou d'un voyage, en évoquant le souvenir de beaux jours passés. Et lorsqu'on comprend bien ceci, l'attachement que les poètes japonais modernes révèlent encore, en dépit de leur éducation universitaire, aux anciennes méthodes poétiques, paraît fort justifié.

Je ne présenterai que très peu d'exemples de poèmes purement descriptifs. Les suivants, simples croquis en vers, sont tout à fait modernes.

Solitude.

Furu-dera ya :
Kané mono iwazu,
Sakura chiru.

« Vieux temple ; cloche silencieuse ; fleurs de cerisiers qui tombent.

Au Matin, en s'éveillant après une Nuit Passée dans un Temple.

Yamadera no
Shicho akéyuku :
Taki no oto.

« Dans le temple montagnard, le moustiquaire en papier s'éclaire par l'aube : bruit de torrent. »

Scène d'Hiver.

Yuki no mura ;
Niwatori naité ;

Aké shiroshi.

« Village de neige ; chant du coq ; aube blanche ».

Laissez-moi conclure cette causerie sur la poésie en citant deux curiosités du genre impromptu, extraites d'un autre groupe de poèmes également descriptifs, mais remarquables surtout par leur ingéniosité. Le premier est très ancien, car il est attribué à la poétesse Chiyô. Comme on l'avait mise au défi de composer un poème de dix-sept syllabes se rapportant à un carré, à un triangle et à un cercle, elle répondit, dit-on, sur-le-champ par les vers suivants.

Kaya no té wo
Hitotsu hazushité,
Tsuki-mi kana.

« Détachant un coin de la moustiquaire, miracle ! j'aperçois la lune ! » Le haut de la moustiquaire, suspendu par des cordes à chacun de ses quatre coins, représente le carré ; en détachant un coin de la moustiquaire, on obtient le triangle, et la lune figure le cercle !

L'autre curiosité est une récente improvisation qui s'efforce de décrire en un seul poème de dix-sept syllabes le dernier degré de la pauvreté. Il s'agit peut-être de la misère courageuse d'un étudiant vagabond, et je doute beaucoup que l'on puisse y apporter une amélioration quelconque :

Nusundaru
Kagashi no kasa ni
Amé kyû nari.

« La pluie tombe lourdement sur le chapeau que j'ai volé à l'épouvantail ».

Nigoréru mo
Suméru mo tomo ni
Iruru koso
Chi-hiro no umi no
Kohoro nari-keré !

11

La femme du daimyô se mourait ; et elle le savait. Elle n'avait pas pu quitter sa couche depuis le commencement de l'automne du dixième Bunsei (1827). On était maintenant dans le quatrième mois du douzième Bunsei, en l'année 1829 suivant le calendrier occidental. Et les cerisiers étaient en fleurs. Elle songeait aux cerisiers de son jardin, et à la joie du printemps. Elle pensait à ses enfants. Et elle pensait surtout aux différentes concubines de son mari, — et en particulier à la Demoiselle Yukiko, âgée de dix-neuf ans !

— Ma chère femme, lui dit le daimyô, vous avez beaucoup souffert depuis trois longues années. Nous avons fait tout en notre pouvoir pour vous guérir ; nous vous avons veillée nuit et jour, et nous avons prié pour vous, nous avons même jeûné à votre intention. Pourtant, malgré tous nos soins affectueux, et malgré la science de nos meilleurs médecins, il semble que le terme de votre vie ne soit plus très éloigné. Nous aurons sans doute plus de chagrin que vous lorsque vous serez obligée de quitter ce que le Bouddha a si justement appelé « la maison brû-

lante de la vie ». Je donnerai des ordres afin que soient célébrés, quel qu'en soit le coût, tous les rites religieux qui pourront vous servir pour votre réincarnation. Nous prierons tous incessamment pour vous, afin que vous n'erriez point dans l'espace noir, mais au contraire que vous parveniez vite au Paradis et atteigniez ainsi au rang de Bouddha.

Il lui parlait avec la plus grande tendresse, tout en la caressant. Alors, les yeux fermés, elle lui répondit d'une voix flûtée comme celle d'un insecte :

— Je suis reconnaissante, très reconnaissante de vos affectueuses paroles… Oui, il est vrai, comme vous dites, que j'ai été malade depuis trois longues années, et que j'ai été traitée avec tout le soin et toute l'affection possible… Pourquoi, en vérité, me détournerais-je du seul chemin véritable au moment de ma mort ?… Peut-être n'est-il guère convenable de songer à des questions mondaines à un pareil moment. Mais je n'ai plus qu'une seule requête à vous faire, — plus qu'une seule ! Appelez-moi la Demoiselle Yukiko. Vous savez que je l'aime comme une sœur. Je désire lui parler des affaires du ménage.

La demoiselle Yukiko obéit à l'appel de son seigneur, et, sur un signe de lui, elle s'agenouilla auprès de la couche de la mourante. La femme du daimyô ouvrit les yeux ; elle regarda Yukiko et dit :

— Ah ! voici Yukiko ! Je suis si contente de vous voir ! Approchez un peu, afin de bien m'entendre, je ne puis parler très haut… Yukiko, je vais mourir. J'espère que vous serez, en toutes choses, fidèle à notre seigneur ; je veux que vous preniez ma place après ma mort. J'espère qu'il vous aimera toujours, et cent fois plus

qu'il ne m'a jamais aimée, et que vous serez bientôt promue à un rang plus élevé, et que vous deviendrez son épouse honorée… Et je vous supplie de toujours chérir notre cher seigneur ; ne permettez jamais à une autre femme de vous dérober son affection. Voilà tout ce que je voulais vous dire, chère Yukiko. J'espère que vous m'avez bien comprise ?

— Oh ! ma chère Dame, protesta Yukiko, ne me tenez pas, je vous en prie, d'aussi étranges propos. Vous savez très bien que je suis pauvre, et d'humble condition. Comment oserais-je jamais aspirer à devenir la femme de notre seigneur ?

— Si ! si ! répéta l'épouse du daimyô d'une voix rauque. Mais ce n'est pas le moment pour des paroles de cérémonie. Ne nous disons que la vérité. Après ma mort, vous serez certainement promue à une place élevée, et je vous assure, une fois encore, que je désire que vous deveniez la femme de notre seigneur. Oui, Yukiko, je désire cela plus encore que je ne désire devenir un Bouddha… Ah ! j'avais presque oublié. Vous allez faire quelque chose pour moi, Yukiko. Vous savez qu'il y a, dans le jardin, un cerisier à fleurs doubles, — un Yaï-zakura. On l'a rapporté, il y a deux ans, du Mont Yoshino. Il paraît qu'il est tout en fleurs, — et je désirais tant le voir fleurir ! Dans très peu de temps, je serai morte, mais avant de mourir, il faut absolument que je voie cet arbre. Portez-moi jusqu'au jardin, Yukiko, afin que je le voie immédiatement ! Oui, portez-moi sur votre dos, Yukiko, — portez-moi sur votre dos.

Tout en faisant cette demande, sa voix était devenue claire et forte, comme si l'intensité de son désir lui eût donné une vigueur nouvelle. Puis tout à coup, elle éclata en larmes. Yukiko demeu-

rait à genoux, immobile, ne sachant que faire. Mais le seigneur fit un geste d'assentiment.

C'est son dernier désir en ce monde, dit-il. Elle a toujours aimé les fleurs de cerisiers, et je sais qu'elle souhaitait vivement voir fleurir le cerisier de Yoshino. Allons, ma chère Yukiko, accordez-lui ce qu'elle veut.

Alors la jeune fille offrit ses épaules à la femme du daymiô, ainsi qu'une nourrice tourne le dos à son nourrisson pour qu'il s'y cramponne. Et elle lui dit :

— Madame, je suis prête. Dites-moi de quelle façon je puis le mieux vous aider.

— Mais comme ceci, répondit la mourante, en se soulevant par un effort presque surhumain, et en s'agrippant aux épaules de Yukiko. Mais au moment où elle se trouva debout, elle glissa vivement ses mains maigres par-dessus les épaules, sous la robe de la jeune fille, et lui saisissant les seins elle éclata d'un rire méchant.

— J'ai ce que je voulais, s'écria-t-elle. Mon désir pour les cerisiers en fleurs… est exaucé ! Mais il ne s'agissait pas du cerisier du jardin ! Ah ! j'ai ce que je voulais, — quelle joie !

Et en prononçant ces paroles, elle retomba sur la jeune fille agenouillée, et mourut.

★

Les serviteurs essayèrent immédiatement de soulever le corps des épaules de Yukiko et de l'étendre sur le lit. Mais, et cela est étrange à dire, — ils ne purent accomplir cette tâche, qui pour-

tant paraissait si aisée. Les mains froides de la morte s'étaient attachées, mystérieusement, aux seins de la jeune fille, et semblaient même s'être incrustées dans la chair vive. Yukiko perdit connaissance de peur et de douleur.

On appela des médecins. Ils ne comprirent pas ce qui s'était passé. Il fut impossible de détacher les mains de la morte des seins de sa victime par aucun moyen ordinaire ; elles s'agrippaient si fort que le moindre effort pour les enlever faisait couler le sang. Non pas que les doigts tinssent les seins ; mais la chair de la paume des mains s'était unie inexplicablement à la chair des seins.

Dans ce temps-là, le chirurgien le plus habile de Yedo était un étranger, — un Hollandais. On décida d'avoir recours à lui. Après un examen minutieux, il déclara ne rien comprendre à ce cas ; mais le seul moyen de procurer un soulagement immédiat à Yukiko était de trancher les mains du cadavre, car il serait fort dangereux d'essayer de les détacher des seins. On suivit son avis, et on amputa les mains à la hauteur des poignets. Mais elles restèrent accrochées aux seins ; et là, elles se noircirent et se desséchèrent, comme les mains d'une personne morte depuis longtemps.

Et cependant, ce n'était là que le commencement de l'horreur.

Toutes desséchées et exsangues qu'elles paraissaient, ces mains n'étaient pas mortes. Elles remuaient parfois, furtivement, comme de grandes araignées grises. Et désormais, chaque nuit, commençant toujours à l'heure du Bœuf, elles tiraient, et pinçaient et torturaient les seins de Yukiko… Et la douleur ne cessait qu'avec l'Heure du Tigre.

★

Yukiko coupa ses cheveux et se fit religieuse mendiante. Elle fit faire un ihai, une tablette mortuaire, sur lequel elle fit inscrire le nom posthume de sa maîtresse morte, Myô-Kô-In-Den Chizan Ryô-Fu Daishi. Elle emporta cette tablette dans toutes ses pérégrinations. Et, s'agenouillant tous les jours devant l'Ihai, elle implorait humblement le pardon de la morte, et elle célébrait un rite bouddhique afin que l'esprit jaloux pût trouver du repos. Mais le mauvais Karma qui avait permis à un pareil malheur de s'abattre sur elle ne pouvait se dissiper rapidement. Chaque nuit, à l'Heure du Bœuf, les mains ne cessaient de la tourmenter. Et cela continua ainsi pendant dix-sept ans, selon le témoignage de certaines personnes auxquelles Yukiko raconta son histoire, alors qu'elle s'arrêta pour passer la nuit chez Noguechi Dengozayémon, dans le village de Tanaka, province de Shimotsuké. Et ceci eut lieu dans la troisième année de Kôkwa (1846). Et depuis ce temps on n'entendit plus jamais parler d'elle.

12

Je fus récemment très étonné de trouver cette déclaration dans le Catalogue de Peintures Japonaises et Chinoises dans le British Museum, par Anderson : « Il est à noter qu'au Japon la silhouette du Bouddha n'est jamais représentée par les pieds ou piédestal seul, comme dans les ruines d'Amravâti, et dans bien d'autres reliques d'art hindoues. » Or en fait, cette représentation n'est pas même rare au Japon. On la trouve non seulement sur les monuments de pierre, mais aussi dans des peintures religieuses, et sur-

tout dans certains kakémonos suspendus dans les temples. Ces kakémonos exhibent en général de très grandes empreintes du pied du Bouddha, agrémenté d'une multitude de symboles et caractères mystiques. Les sculptures sont peut-être moins communes, mais à Tokyô seul il existe un nombre de Butsu-soku-séki, ou « Pierres des Pieds de Bouddha » que j'ai vues, et sans doute y en a-t-il plusieurs que je n'ai pas vues. Il y en a une au temple d'Eko-In, près de Ryôgôku-bashi : une autre au temple de Dentsu-In à Koiskikawa ; et une autre encore au temple de Denbo-In à Arakusa ; et un très bel exemple à Zojoji à Shiba. Ces empreintes ne sont pas taillées dans un seul bloc de pierre, mais sont composées de fragments cimentés dans la forme irrégulière traditionnelle, et surmontées d'un épais bloc de granit de Nebukawa, sur la surface polie duquel le dessin est gravé en lignes d'un dixième de pouce de profondeur. La hauteur des piédestaux est en général d'environ deux pieds quatre pouces ; et leur plus grand diamètre atteint environ trois pieds. Dans la plupart des cas, douze petits bouquets de boutons ou de feuilles Bodai-ju (« Bodhidruma »), (l'arbre Bodhi de la légende bouddhique) entourent les empreintes. Dans chaque cas, le dessin du pied est à peu près le même ; mais les monuments diffèrent en qualité et en exécution. Celui de Zojoji, avec des figures de divinités taillées en bas-relief sur ses côtés, est le plus orné et le plus coûteux des quatre. Le spécimen d'Eko-In est très pauvre et ordinaire.

Le premier Butsu-soku-séki fait au Japon est celui érigé à Todaiji, à Nara. Il fut copié d'après un monument similaire existant en Chine et qui fut, dit-on, la copie exacte de l'original hindou. Voici la tradition donnée dans un vieux livre bouddhique au sujet de cet original hindou.

« Dans un temple de la province Makada (Maghada) il se trouve une grande pierre. Le Bouddha se tint une fois sur cette pierre dont la surface conserva l'empreinte des plantes de ses pieds. Les impressions ont un pied et huit pouces de long et un peu plus de six pouces de large. Sur la face de chaque empreinte il y a l'impression d'une roue ; et sur chaque empreinte des dix orteils, il y a un dessin de fleur qui parfois dégage de la lumière. Lorsque le Bouddha sentit approcher le temps de son Nirvana, il alla à Kushima (Kusinâra) et se tint debout sur cette pierre. Il se tenait le visage tourné vers le sud. Alors il dit à son disciple Anan (Ananda) : « Je laisse en cet endroit l'empreinte de mes pieds en guise de dernier souvenir. Bien qu'un roi de ce pays essaiera de détruire cette impression, elle ne pourra jamais être complètement effacée. Et en effet elle n'a pas été détruite jusqu'à ce jour. Mais il advint qu'un roi qui détestait le Bouddhisme fit décaper la surface de la pierre, afin d'enlever l'impression. Mais lorsqu'elle eut été enlevée, les empreintes reparurent sur la pierre. »

Concernant la vertu de la représentation des empreintes du Bouddha, on cite parfois un texte du Kwan-butsu-sanmai-kyo (« Bouddhadhyâna-samâdhi-sâgara-sûtra ») qui a été traduit pour moi comme suit : « À ce moment Shaka (Çakyamùni) leva le pied. Et lorsque le Bouddha leva le pied, tout le monde put apercevoir sur la plante la forme d'une roue aux mille raies… Et Shaka dit : « Celui qui apercevra le signe sur mon pied sera purifié de tous ses défauts. Et de même celui qui apercevra le signe après ma mort sera délivré de tous les mauvais résultats de ses erreurs. » Plusieurs autres textes du bouddhisme japonais affirment que celui qui contemplera les empreintes du Bouddha « sera libéré des liens de l'Erreur et mené sur le Chemin de la Connaissance ».

Un dessin des empreintes, telles qu'elles sont gravées sur un des piédestaux japonais, devrait présenter quelque intérêt, même pour des personnes familières avec les sculptures hindoues du S'-rînâda. J'en ai un qui montre les deux empreintes, et qui a été fait d'après celui relevé à Dentsu-In, où les empreintes ont la pleine dimension légendaire. Sur ce dessin il n'y a que sept emblèmes ; ceux-ci sont appelés au Japon le Shichi-So, ou « les Sept Apparences. » J'ai obtenu certains détails sur ce sujet dans le Sho-eko-Ho-Kwan, livre employé par la secte de Jodo. Ce livre contient également de grossières gravures sur bois représentant les empreintes ; celles des doigts de pied sont décorées d'emblèmes d'une forme très curieuse. Ce sont, paraît-il, des modifications du manji ou Svastîkâ ; mais j'en doute. Dans les dessins du Butsu-soku-séki, les figures correspondantes suggèrent le « dessin de fleur » mentionné dans la tradition de la pierre Maghada ; tandis que les symboles représentés dans la gravure du livre rappellent des flammes. Leur contour ressemble même à un tel point au dessin conventionnel de flammes, de la décoration bouddhique, que je ne puis m'empêcher de croire qu'à l'origine ces flammes devaient servir à indiquer la luminosité traditionnelle se dégageant des empreintes sacrées. Il y a aussi un texte dans le livre appelé Ho-Kai-Shidai qui confirme cette supposition. « La plante du pied du Bouddha est plate, — comme la base d'une table de toilette… Dessus sont tracées des lignes qui forment l'apparence d'une roue à mille raies… Les orteils sont minces, ronds, allongés, droits, gracieux et quelque peu lumineux. »

L'explication des Sept Apparences, qui est donnée par le Sho-Eko-Ho-Kwan, n'est pas ce qu'on peut appeler satisfaisante. Mais

elle n'est pas sans intérêt par rapport au Bouddhisme japonais populaire. Les emblèmes sont considérés dans l'ordre suivant :

1 Le Svastîkâ : le dessin sur chaque doigt de pied est, dit-on, une modification du manji, et bien que je doute que cela soit toujours le cas, j'ai observé que, sur certains des grands kakémonos représentant les empreintes, l'emblème est vraiment le svastîkâ ; ce n'est ni une flamme, ni le dessin d'une fleur. Le commentateur japonais explique que le svastîkâ est un symbole de la « béatitude éternelle ».

2 Les Poissons (Gyo). Le poisson signifie délivrance de toute contrainte. De même que dans l'eau un poisson se meut facilement dans toutes les directions, de même dans l'État de Bouddha celui qui est pleinement émancipé ne connaît ni contrainte ni limitation.

3 La Masse de Diamant (jap : Kongo-sho ; sanscrit : « Vadjra »). Elle signifie la force divine qui frappe et brise tous les désirs (bonno) du monde.

4 Le Conque (Jap : Hora) ou la Trompette. Emblème de la prédication de la Loi. Le livre Shin-zoku-butsu-ji-ben l'appelle le symbole de la voix du Bouddha. Le Dai-hi-kyô l'appelle le signe de la prédication et de la puissance de la doctrine de Mâhâyâna. Le Dai Nichi-Kyô déclare : « Au son de la conque, toutes les divinités célestes se réjouissent, et viennent entendre la Loi. »

6 Le Vase à Fleurs (Jap : Hanagamé). Emblème de muro, — mot mystique que l'on pourrait traduire littéralement par l'expression « qui ne fuit pas », et qui signifie cette condition d'intelligence suprême qui triomphe de la naissance et de la mort.

6 La Roue à Mille raies (Sansc. « Tchakra »). Cet emblème, appelé en japonais Senfuku-rin-so, s'explique de « façon curieuse dans diverses citations. Le Hokké-Monku déclare : Une Roue a pour effet d'écraser quelque chose, et l'effet de l'enseignement du Bouddha est d'écraser les illusions, erreurs, superstitions et doutes. C'est pourquoi la prédication de la doctrine s'appelle « tourner la Loi »... Le Sei-Ri-Ron déclare : « Ainsi que la roue ordinaire a des raies et un moyeu, ainsi dans le Bouddhisme y a-t-il plusieurs branches du Hasshi-Shôdo.(Chemin à Huit Embranchements ou Huit Règles de Conduite).

8 La Couronne de Brahma. Sous le talon du Bouddha se trouve la Couronne aux Trésors (Ho-Kwan) de Brahmâ (Bon-Ten-O), symbolisant la suprématie du Bouddha sur les Dieux.

Mais je crois que les inscriptions sur chacun de ces Butsu soku-séki, sont plus significatives que ces efforts imparfaits pour en expliquer les emblèmes. Les inscriptions sur le monument de Dentzu-In sont typiques. Sur les différents côtés du monument, près du haut et placés selon la règle de façon à faire face à certains points du compas, sont tracés cinq caractères sanscrits qui sont les symboles des cinq Bouddhas élémentaires, ainsi que des textes commémoratifs tirés des écritures. Voici la traduction de ces derniers :

Le HO-KO-HON-NYO-KYO déclare : Dans ce temps-là, les plantes des pieds du Bouddha irradiaient une lumière ayant l'aspect d'une roue à mille raies. Et tous ceux qui virent cette irradiation demeuraient strictement justes et obtenaient la Connaissance Suprême.

Le KWAN-BUTSU-SANMAI-KYO déclare : Quiconque contemple les empreintes du Bouddha sera délivré des résultats d'innombrables milliers d'imperfections.

Le BUTSU-SETSU-MU-RYO-JU-KYO déclare : Dans les pays que le Bouddha foule aux pieds en voyageant, il n'y aura pas même une seule personne dans toutes les multitudes de villages qui n'en dérivera pas un bienfait quelconque. Alors la paix et le bon vouloir régneront sur le monde. Le soleil et la lune seront clairs et brillants. La calamité et la pestilence cesseront. Le pays deviendra prospère ; la population sera libérée de tout souci. Les armes deviendront inutiles. Tous les hommes vénéreront la religion, et régleront leur conduite dans toutes les affaires avec sincérité et modestie.

(Texte Commémoratif).

Le Cinquième Mois de la Dix-Huitième année de Meiji, nous, les prêtres de ce temple, achevâmes et érigeâmes ce piédestal portant l'effigie des empreintes du Bouddha et l'avons placé dans la cour principale de Dentsu-In, afin que la graine de la sainte illumination pût être semée pour l'avenir, et pour l'avancement du Bouddhisme.

Taijo, prêtre, soixante-sixième grand-prêtre de ce temple, a respectueusement composé ce texte.

Junyu, le prêtre mineur, l'a révéremment inscrit.

Des faits étranges affluent à la mémoire tandis que l'on contemple ces empreintes gravées, empreintes gigantesques certes et pourtant encore moins gigantesques que la personnalité humaine dont elles demeurent le symbole. Il y a deux mille

quatre cents ans, à la suite d'une méditation solitaire sur la douleur et le mystère de l'existence, le cerveau d'un pèlerin hindou conçut la vérité la plus élevée qui ait jamais été enseignée aux hommes, et, à une époque stérile de science, il anticipa la connaissance la plus extrême de notre philosophie actuelle de l'évolution, concernant l'unité secrète de la vie, les illusions infinies de la matière et de l'esprit, et la naissance et la mort des univers. Par la raison pure — et jusqu'à notre époque, il fut le seul à le faire, — il trouva de dignes réponses aux trois questions : D'où venons-nous ? — Où allons-nous ? et Pourquoi sommes-nous ? — et il créa avec ses réponses une Foi nouvelle et plus noble que la croyance de ses aïeux. Il parla et redevint poussière ; et les gens adorèrent les empreintes de ses pieds morts à cause de l'amour qu'il leur avait enseigné. Et après lui on assista à la grandeur et au déclin du nom d'Alexandre, de la puissance de Rome, et de la puissance de l'Islam. Des nations s'élevèrent et disparurent ; des villes apparurent et furent annihilées ; les enfants d'une autre civilisation, plus vaste que celle de Rome, ceinturèrent la terre de leurs conquêtes, et fondèrent des empires lointains, et parvinrent enfin au pays natal du pèlerin. Et ceux-ci, riches pourtant de la sagesse de vingt-quatre siècles, furent émerveillés par la beauté de son message, et firent transcrire tout ce qu'il avait prêché et tout ce qu'il avait fait en des langues qui n'étaient pas encore nées au temps où il vivait et enseignait. Ses empreintes irradient toujours de la lumière en Orient ; et le grand Occident émerveillé suit toujours leur lueur dans sa quête pour l'Illumination Suprême. C'est ainsi qu'autrefois le roi Milinda suivit le chemin menant à la maison de Nagasena, d'abord seulement pour interroger à la manière subtile des Grecs, et ensuite pour accepter avec une noble révérence la méthode plus noble du Maître.

13

Je vois, se dressant dans l'obscurité, un lotus dans un vase. Ce dernier est presque invisible ; mais je sais qu'il est fait de bronze et que ses anses entr'aperçues représentent des corps de dragons. Seul le lotus est en pleine clarté ; trois fleurs d'un blanc très pur, et cinq grandes feuilles or et vertes, dorées sur le dessus et vertes sur la surface inférieure recourbée : c'est un lotus artificiel. Il est baigné par un rayon de soleil oblique. L'obscurité qui l'entoure est celle d'un temple. Je ne vois point l'ouverture par laquelle se déverse cette irradiation ensoleillée, mais je devine que c'est par une petite fenêtre qui a la forme d'une cloche de temple.

Si je revois tout à coup ce lotus, — souvenir de ma première visite à un sanctuaire bouddhiste, — c'est qu'un vague relent d'encens vient de parvenir jusqu'à moi. Souvent lorsque je respire de l'encens, cette vision se définit : et en général d'autres sensations de mon premier jour au Japon se réveillent et se précisent en une rapide succession avec une intensité presque pénible.

Ce parfum d'encens est omniprésent. C'est un des éléments de l'odeur fade, mais inoubliable de l'Orient. Il hante la maison d'habitation aussi bien que le temple, — la demeure du paysan comme le yashiki du prince. Seuls les sanctuaires shintos en sont exempts : l'encens étant une abomination pour les dieux plus anciens. Mais partout où il y a des bouddhistes, on trouve de l'encens. Dans chaque maison contenant un autel bouddhiste ou des tablettes bouddhiques, on brûle de l'encens à certains moments de la journée, et, même dans les solitudes campagnardes les plus farouches, on aperçoit des bâtonnets d'encens qui se consument lentement devant les statues placées le long des routes, — images

de Fudô, de Jizô ou de Kwannon. Bien des souvenirs de voyage, impressions étranges de bruits aussi bien que de spectacles, demeurent associés en mon propre esprit avec ce parfum : vastes avenues silencieuses et ombragées menant à de bizarres vieux sanctuaires, étages moussus de marches usées montant jusqu'à des temples qui se désagrègent au-dessus des nuages ; tumulte joyeux des soirs de fête ; trains blindés funéraires entrant silencieusement en gare à la lueur de lanternes ; prière domestique murmurée dans des cabanes de paysans sur les côtes farouches et lointaines, et visions de petites tombes désolées que marque seulement le fil de nuage bleu montant vers le ciel, — tombes d'animaux et d'oiseaux favoris dont le souvenir continue à vivre dans les cœurs simples à l'heure de l'invocation à Amida, le Seigneur de la Lumière Incommensurable…

Mais l'odeur dont je parle est seulement celle de l'encens bon marché, celui qui est généralement employé. Il y a beaucoup d'autres espèces d'encens, et le nombre de qualités est stupéfiant. Un paquet de bâtonnets d'encens ordinaire, de la grosseur d'un crayon et guère plus long, ne coûte que quelques sen. Mais un paquet d'une qualité supérieure qui, pour les non-initiés, ne diffère du précédent que par la couleur, coûtera peut-être plusieurs yen, — et sera encore bon marché. Des espèces d'encens encore plus coûteuses, — véritables objets de luxe, — prennent la forme de losanges ou de pastilles, et une petite enveloppe peut coûter jusqu'à quatre ou cinq livres sterling. Mais les détails commerciaux et industriels sur l'encens japonais sont les moins intéressants d'un sujet remarquablement curieux.

Curieux, en effet, mais très vaste par l'infinité de traditions et de détails qui s'y rattachent. Je n'ose même pas songer à la gros-

seur du volume nécessaire pour le traiter comme il le mérite… Une œuvre de ce genre débuterait sans doute par une brève description de la plus ancienne connaissance de l'usage des aromates au Japon. Elle traiterait ensuite des rapports et des légendes concernant la première introduction de l'encens bouddhiste de la Corée, lorsqu'en l'an 551 de notre ère le Roi Shômyô, de Kudara, envoya à l'empire insulaire une collection de sûtras, une image de Bouddha et un mobilier complet pour un temple. Puis il faudrait dire quelques mots au sujet des classifications de l'encens qui furent établies vers le X siècle dans les périodes d'Engy et de Tenryaku, et du rapport de Kimitika-Sangi, l'ancien conseiller d'État qui visita la Chine vers la fin du XIII siècle et transmit à l'Empereur Yomei la sagesse des Chinois concernant l'encens. Ensuite il faudrait mentionner ces encens anciens qui sont encore conservés dans certains temples japonais, et des fragments célèbres de ranjatai (qui furent exposés au public à Nara, dans la dixième année du Meiji) et que brûlèrent les trois grands chefs Nobunaga, Hideyoshi et Iyeyasu. Après quoi, viendrait une esquisse historique des encens mêlés fabriqués au Japon, avec des notes sur la classification, qui furent rédigées par Takauji le luxurieux, et sur la nomenclature dressée plus tard par Ashikaga Yoshimasa, qui réunit cent trente variétés d'encens et inventa pour les plus précieuses d'entre elles des noms qui sont encore connus de nos jours, tels que Pluie de Fleurs, Fumée de Fuji, Fleur de la Loi Pure.

Il faudrait également citer quelques exemples de traditions se rattachant aux encens historiques conservés dans plusieurs familles princières, ainsi que les recettes héréditaires pour la fabrication de l'encens, qui ont été transmises de génération en génération depuis des centaines d'années, et qui portent encore les

noms de leurs augustes inventeurs, telles que la Méthode de Hina-Dainagon », « la Méthode de Sento-In », etc. Il conviendrait aussi de donner les recettes de ces encens étranges faits pour imiter le parfum du lotus, l'odeur de la brise d'été, et le parfum du vent d'automne. Certaines légendes de la grande période de luxe de l'encens devraient être également mentionnées, telles que l'histoire de Sué Owari-no-Kami, qui se construisit un palais en bois d'encens et y mit le feu la nuit de sa révolte, de sorte que la fumée parfumait tout le pays à douze milles à la ronde.

Bien entendu, la simple compilation de notes pour composer une histoire de l'encens mêlé entraînerait l'étude d'une foule de documents, de traités et de livres, et en particulier de tomes étranges comme le Kun-Shû-Rui Shô, le Manuel de Classification du Collectionneur d'Encens, qui contient les enseignements des Dix Méthodes de l'Art de Mêler les Encens, les directions sur « les différentes espèces de feu » à être employé pour brûler l'encens, dont l'un s'appelle « feu littéraire », et un autre « feu militaire », ainsi que les règlements pour disposer les cendres contenues dans un encensoir en différents dessins artistiques, correspondant à l'occasion et à la saison. Il faudrait certainement consacrer un chapitre spécial aux sacs à encens (kusadama) suspendus dans les maisons pour en chasser les lutins, et aux plus petits sacs à encens que l'on portait autrefois sur soi comme protection contre les mauvais esprits. Ensuite une grande partie de l'œuvre devrait traiter des usages religieux de l'encens et des légendes s'y rapportant, — sujet immense à lui seul ! Il faudrait aussi considérer la curieuse histoire des anciennes « assemblées d'encens » dont on ne pourrait expliquer la cérémonie compliquée qu'à l'aide de nombreux diagrammes. On devrait réserver du moins un chapitre à l'ancienne importation de produits pour

la fabrication de l'encens de l'Inde, de la Chine, d'Annam, de Siam, du Cambodge, de Ceylan et de l'archipel Malais, — endroits qui sont tous cités dans des livres rares sur l'encens. Et pour terminer, il faudrait parler de la littérature romanesque consacrée à l'encens, dans laquelle on fait mention des rites de l'encens. Et en particulier les chansons d'amour qui comparent le corps à l'encens et le désir au feu dévorateur :

De même que brûle l'encens qui prête son parfum à ma robe.
Ainsi se consume ma vie, consumée par la douleur du désir.

Une simple esquisse de ce sujet est effrayante. Je me contenterai donc d'écrire certaines notes sur les usages, religieux, voluptueux et surnaturels de l'encens.

L'encens ordinaire que les pauvres gens brûlent partout devant les icônes bouddhiques s'appelle ansoku-ko. Il est très bon marché. De grandes quantités sont brûlées par les pèlerins dans les immenses encensoirs de bronze placés devant les entrées des temples célèbres ; on en voit souvent des paquets devant les statues le long des routes. Ceux-là sont destinés à l'usage de voyageurs pieux qui s'arrêtent en cours de route devant chaque image bouddhiste pour réciter une brève prière et, si possible déposer quelques bâtonnets d'encens aux pieds de la statue. Mais dans les temples riches, et au cours de grandes cérémonies religieuses, on se sert d'encens beaucoup plus coûteux. On emploie trois catégories d'encens dans les rites bouddhiques : le ko, ou l'encens proprement dit en différentes variétés (le mot ne signifie littéralement que « substance parfumée ») le dzuko, un onguent odoriférant ; et le makkô, ou poudre parfumée. Le ko se brûle ; le dzuko est frotté sur les mains du prêtre comme onguent purificateur ; et le makkô est répandu dans le sanctuaire. Ce makkô est, dit-on,

identique à la poudre de bois de santal, à laquelle il est fait si souvent allusion dans les textes bouddhiques. Mais ce n'est que l'encens proprement dit qui a un rapport étroit avec le service religieux.

« L'encens, déclare le Soshi-Ryaku, est le Messager du Désir Sincère. Lorsque le riche Sudatta invita le Bouddha à partager son repas, il fit usage de l'encens. Il avait l'habitude de monter sur le toit de sa maison la veille du jour où devait avoir lieu la fête, et d'y demeurer toute la nuit debout, tenant un encensoir rempli d'encens précieux. Et chaque fois qu'il agissait ainsi, le Bouddha ne manquait jamais d'apparaître le lendemain à l'heure exacte où il était attendu ». texte implique clairement que l'encens, en tant qu'offrande, symbolise les pieux désirs des fidèles. Mais il symbolise également autre chose et il a fourni à la littérature bouddhiste bien des comparaisons remarquables. Certaines de celles-ci, et non des moins intéressantes, se trouvent dans des prières dont la suivante, extraite du livre appelé Hoji-san est un exemple frappant :

Que mon corps demeure aussi pur qu'un encensoir ! Que ma pensée soit à jamais pareille à une flamme de sagesse, consumant purement l'encens de sîla et de dhyâna et qu'ainsi je puisse rendre hommage à tous les Bouddhas dans les Dix Directions du Passé, du Présent et de l'Avenir.

Parfois dans les sermons bouddhistes, la destruction du Karma par l'effort vertueux est comparé à l'encens brûlé par une flamme pure, — parfois encore la vie d'un homme est comparée à la fumée de l'encens. Dans ses « Cent Écrits » (Hyaku-tsu-kirikami) le prêtre Myôden de la secte de Shinshû dit, en citant l'ouvrage bouddhiste des Quatre-vint-dix Articles (Kuiikkajô) :

« Lorsque nous brûlons de l'encens, nous voyons que tant qu'il y a de l'encens, l'incandescence continue et la fumée monte vers le ciel. Or, le souffle de notre propre corps, cette combinaison impermanente de Terre, d'Eau, d'Air et de Feu, ressemble à cette fumée. Et la transformation de l'encens en cendres froides lorsque la flamme expire, est un emblème du changement en cendres de nos propres corps lorsque nos bûchers funéraires se seront éteints. »

Il nous parle aussi de ce Paradis de l'Encens dont chaque croyant devrait se souvenir en respirant le parfum de l'encens terrestre :

« Dans le Trente-Deuxième Serment pour parvenir au Paradis de l'Encens Merveilleux, dit-il, on verra qu'il est écrit :

Ce Paradis est formé des centaines de mille encens différents et de substances incalculablement précieuses ; sa beauté dépasse incomparablement tout ce qui est dans le ciel ou dans la sphère de l'homme ; son parfum parfume tous les mondes des Dix Directions de l'Espace ; et tous ceux qui perçoivent cette odeur accomplissent des actions dignes de Bouddha.

« Dans les anciens temps, il y avait des hommes d'une sagesse supérieure qui, par raison de leur serment, réussissaient à percevoir cette odeur ; mais nous qui sommes nés dans ces temps-ci, doués d'une sagesse et d'une vertu inférieures, nous ne pouvons obtenir pareille perception. Néanmoins il sera bon, lorsque nous sentons l'encens brûlé devant l'image d'Amida, de nous imaginer que cette odeur est le parfum merveilleux du Paradis ; et de répéter le Nembutsu par reconnaissance pour la miséricorde du Bouddha. »

Mais au Japon, l'emploi de l'encens ne se confine pas aux rites et aux cérémonies religieuses ; en vérité, les espèces d'encens les plus coûteuses sont fabriquées surtout pour les réunions mondaines. Car, brûler de l'encens a été un des divertissements de l'aristocratie depuis le XIII siècle. Sans doute avez-vous entendu parler des « cérémonies du thé » du Japon et de leur curieuse histoire bouddhiste, et je présume que tout collectionneur étranger de bric-à-brac japonais connaît quelque chose du luxe qui entoura ces cérémonies à une certaine époque, luxe qui est bien prouvé par la qualité des beaux ustensiles dont on se servait. Mais il y avait, et il y a encore, des cérémonies de l'encens beaucoup plus compliquées et plus coûteuses que la cérémonie du thé, et aussi infiniment plus intéressantes. Car en plus de la musique, de la broderie, de la composition poétique et d'autres branches de l'éducation féminine d'autrefois, la jeune fille de l'ère pré-Meiji était censée connaître trois choses particulièrement raffinées, — l'art d'arranger les fleurs (ikébana), l'art de la cérémonie du thé (cha-no-yu ou cha-no é) et l'étiquette des réunions pour brûler de l'encens. Ces réunions furent inventées avant l'époque des Shoguns Ashikaga, et furent surtout à la mode pendant la période paisible du règne des Tokugawa. Elles passèrent de mode avec la chute du Shogunat, mais elles ont été ressuscitées depuis quelques temps. Il n'est guère probable cependant qu'elles redeviennent jamais très en faveur, d'abord parce qu'elles représentent ces formes si rares de raffinement social qui ne peuvent jamais être ressuscitées, et ensuite parce qu'elles sont fort coûteuses.

En traduisant ko-kwai par « partie d'encens », je prends le mot partie dans le sens de « partie de cartes », « partie de whist », « partie de bridge », car un ko-kwai est une réunion te-

nue dans le seul but de jouer un jeu, et un jeu fort curieux. Il y a plusieurs espèces de jeu de l'encens ; mais tous dépendent de la facilité qu'on a de se rappeler et de nommer différentes sortes d'encens, simplement par l'odeur de son parfum. La variété de ko-kwai qui est appelée jitchu-ko, ou « dix encens qui brûlent », est en général considérée la plus amusante. Et je vais essayer de vous décrire comment on joue ce jeu.

Dans le nom japonais du jeu ou plutôt dans le nom chinois, l'adjectif numéral dix ne se rapporte pas à dix espèces, mais seulement à dix paquets d'encens ; car jitchu-ko, tout en étant le plus amusant, est aussi le plus simple des jeux de l'encens, et se joue seulement avec quatre espèces d'encens. Une espèce doit être fournie par les invités, et les trois autres sont fournies par l'hôte. Chacune de ces trois provisions d'encens, qui sont généralement préparées en paquets contenant chacun cent pastilles, est divisée en quatre parties, et chaque partie est mise dans un papier séparé qui est numéroté afin d'en indiquer la qualité. Ainsi on prépare quatre paquets de l'encens classés n 1, quatre de l'encens classé n 2, et quatre de l'encens n 3, soit douze paquets en tout. Mais l'encens apporté par les invités, et qui est toujours appelé « encens des invités », n'est pas divisé ; on le met dans une enveloppe portant l'abréviation du caractère chinois signifiant « invité ». Nous avons donc pour commencer un total de treize paquets, dont trois seront employés dans les choix ou expériences préliminaires de la façon suivante.

Supposons que six personnes participent à ce jeu, bien qu'aucune règle ne limite le nombre des joueurs. Ils prennent place soit en un rang ou, si la pièce est petite, en un demi-cercle ; mais ils ne s'assoient pas très près les uns des autres, pour des raisons

que nous considérerons plus tard. Alors, l'hôte ou la personne qui agira en qualité de « brûleur d'encens » prépare un paquet d'encens classé n 1, l'allume dans un encensoir qu'il passe à l'invité occupant la première place, en lui disant : « Voici l'encens n 1 ». L'invité reçoit l'encensoir selon l'étiquette gracieuse de règle dans le ko-kwai, il aspire le parfum qui s'en dégage et le passe à son voisin qui le prend de la même façon et le passe au troisième invité, et ainsi de suite. Lorsque l'encensoir a fait le tour des invités, il revient au « brûleur d'encens » ; alors on recommence le même cérémonial pour un paquet de l'encens n 2 et un paquet de l'encens n 3. Mais on ne touche pas à l'encens des invités. Le joueur doit se rappeler les différents parfums des encens essayés, et le moment venu, il est tenu d'identifier l'encens des invités, simplement à son parfum inaccoutumé.

Ainsi, les treize paquets originaux étant réduits à dix, chaque joueur reçoit une série de six petits jetons généralement en laque d'or, et dont chaque série est décorée d'une façon différente. Seuls les dos de ces jetons sont décorés, en général d'un dessin floral quelconque ; ainsi une série sera décorée de chrysanthèmes, une autre de touffes d'iris, une autre encore de fleurs de prunier. Mais sur leur face ces jetons portent des numéros ou des marques, et chaque série comprend trois jetons portant le numéro 1, trois le numéro 2, et trois le numéro 3, et un marqué du caractère signifiant « invité ». Ensuite une boîte appelée « boîte à jetons » est placée devant le premier joueur et tout est prêt pour commencer le jeu proprement dit.

Le « brûleur d'encens » se retire derrière un petit écran et mélange les paquets plats comme s'il battait des cartes : il prend ensuite celui qui se trouve dessus, en prépare les contenus dans

l'encensoir, puis, rejoignant les autres joueurs, il le fait passer de main en main. Bien entendu, il n'annonce pas l'espèce d'encens qu'il a employée. Tandis que l'encensoir passe ainsi de l'un à l'autre, chaque joueur après en avoir respiré le parfum, glisse dans la boîte à jetons un jeton portant le numéro qu'il croit correspondre à celui de l'encens qu'il vient de humer. Lorsque l'encensoir a terminé sa ronde, il est remis au « brûleur d'encens », ainsi que la boîte à jetons. Celui-ci enlève les six jetons de la boîte et les enveloppe dans le papier qui contenait l'encens. Les jetons eux-mêmes ne peuvent être confondus, comme chaque joueur se souvient du dessin particulier décorant les siens propres.

Les neuf autres paquets d'encens sont ensuite consumés et jugés de la même manière, suivant l'ordre où ils se trouvent par suite de leur mélange. Lorsque tous les paquets ont été brûlés, les jetons sont sortis de leurs enveloppes, le compte est inscrit et on annonce le vainqueur du championnat.

C'est un véritable tour de force que de deviner correctement les dix encens successivement. Les nerfs olfactifs s'émoussent bien avant la fin du jeu, et il est donc habituel au cours du ko-kwai de se rincer la bouche plusieurs fois avec du vinaigre pur qui restaure en partie la sensibilité de l'odorat.

La valeur de l'encens employé à un Ko-kwai varie, suivant l'importance de la fête, de deux dollars cinquante cents à trente dollars par enveloppe de cent petites pastilles. Parfois il coûte beaucoup plus cher, lorsqu'il contient du ranjatai (aromate dont le parfum se compare à celui du musc mêlé à des fleurs d'orchidées). Mais il y a un certain encens qui n'est jamais vendu, qui est encore beaucoup plus précieux que le ranjatai et que l'on apprécie moins pour sa composition que pour son histoire. Je veux

parler de l'encens qui fut rapporté, voici plusieurs siècles, de la Chine ou de l'Inde par les missionnaires bouddhistes, qui le présentèrent à leur retour à certains princes et autres personnages de haut rang. Plusieurs vieux temples japonais comptent parmi leurs possessions les plus précieuses des encens étrangers de cette espèce. Et il arrive très rarement d'employer à des réunions d'encens un tout petit peu de ce précieux produit, de même qu'en Europe, un banquet se trouve couronné en des occasions extraordinaires, par la production d'un vin vieux de plusieurs siècles.

De même que les cérémonies de thé, le Ko-kwai exige l'observation d'une étiquette extrêmement compliquée et ancienne. Mais ceci n'intéresserait guère mes lecteurs ; je me bornerai à énumérer certains des règlements concernant les préparations et les précautions à prendre. Premièrement, il est de rigueur que toute personne invitée à une réunion d'encens doit s'y rendre dans un état aussi inodore que possible : par exemple, une dame doit s'abstenir d'huile à cheveux ou de revêtir une robe conservée dans une armoire parfumée. De plus, l'invité devra se préparer au jeu en prenant un bain chaud très prolongé ; avant d'aller au rendez-vous, ne mangera que la nourriture la plus légère et la plus inodore. Il est interdit de quitter la pièce pendant le jeu, et de se livrer à une conversation futile. Enfin, pendant qu'il juge l'encens, un joueur est tenu à ne pas prendre moins de trois inhalations et pas plus de cinq !

Dans cette ère où l'économie règne suprême, le ko-kwai assume nécessairement une forme beaucoup plus humble qu'à l'époque des grands Daimyos, des abbés princiers et de l'aristocratie militaire. On peut acheter aujourd'hui une boîte complète de tous ustensiles et accessoires indispensables au jeu pour envi-

ron cinquante dollars ; mais les matériaux employés sont des plus pauvres. Les anciens accessoires atteignaient parfois un prix fabuleux ; certains valaient des milliers de dollars. Le bureau du brûleur d'encens, la boîte à écrire, la boîte à papier, la boîte à jetons, ainsi que les différents socles ou dai étaient en laque d'or ; les pinces et autres instruments étaient en or, curieusement ouvragés ; et l'encensoir, qu'il fût en métal précieux, en bronze ou en porcelaine, était toujours un chef-d'œuvre portant la signature de quelque artiste renommé.

Bien que la signification originale de l'encens dans les cérémonies bouddhistes fût surtout symbolique, il y a de bonnes raisons pour supposer que différentes religions plus anciennes que le Bouddhisme, dont certaines étaient peut-être particulières à la race japonaise, et d'autres sans doute dérivées de la Chine ou de la Corée, influencèrent, dès une époque très reculée, l'usage populaire de l'encens au Japon. On brûle encore de l'encens en présence d'un mort avec l'idée que son parfum protège le cadavre et son âme, nouvellement séparés, contre les démons malveillants ; il est souvent brûlé également par les paysans afin de chasser les lutins et les puissances maléfiques, qui président aux maladies. Mais jadis on l'employait pour appeler les esprits aussi bien que pour les bannir. On trouve des allusions à cet emploi au cours de certains rites étranges dans quelques-uns des anciens drames et romans. Une espèce particulière d'encens qui fut, soi-disant, importée de Chine, avait, dit-on, le pouvoir d'évoquer les esprits humains. C'est à cet « encens sorcier » qu'il est fait allusion dans d'anciennes chansons d'amour comme la suivante :

J'ai entendu parler de cet encens magique qui évoque les âmes des absents ;

Le livre chinois, Shang-hai-king, contient une allusion intéressante à cet encens. Il s'appelait Fwan-hwan-hiang (Hangon-ko selon la prononciation japonaise), ou « encens qui rappelle les Esprits », et il était fabriqué à Tso-Chau, dans la Région des Ancêtres près de la mer orientale. Et afin d'évoquer le fantôme d'un mort, ou même, selon d'anciens témoignages, l'esprit d'un vivant, il suffisait d'enflammer un peu de cet encens tout en prononçant certaines paroles et en gardant la pensée fixée sur le souvenir de la personne qu'on désirait revoir. Ensuite, on voyait apparaître dans la fumée de l'encens le visage et la forme bien connus de la personne souhaitée.

Dans plusieurs vieux livres japonais et chinois, on parle d'une histoire célèbre se rapportant à cet encens, une histoire sur l'Empereur chinois Wu, de la dynastie de Han. Lorsque l'Empereur eut perdu la Dame Li, sa belle favorite, il eut tant de douleur qu'on éprouva des craintes pour sa raison. Mais tous les efforts pour le distraire de ses souvenirs furent inutiles. Un jour, il ordonna qu'on lui donnât cet Encens qui évoque les Esprits, afin qu'il pût la rappeler de parmi les morts. Ses conseillers l'implorèrent de renoncer à cette résolution, en déclarant que la vision de la bien-aimée ne pourrait qu'aviver son chagrin encore davantage. Mais il ne tint pas compte de leur avis, et il accomplit lui-même le rite ; il alluma l'encens et garda sa pensée fixée sur le souvenir de la Dame Li. Bientôt dans l'épaisse fumée bleue qui s'élevait de l'encensoir se définit le contour d'une forme féminine qui prit les tons de la vie, et devint lentement lumineuse. Et l'Empereur reconnut la forme de sa bien-aimée. Au début l'apparition était très floue, mais elle devint peu à peu aussi distincte qu'une personne vivante, et paraissait devenir toujours plus belle. L'Empereur adressa en murmurant quelques paroles à la vision, mais

il ne reçut pas de réponse. Puis il l'appela à haute voix, mais la présence ne fit aucun geste. Alors, dans l'impossibilité de se dominer davantage, il s'approcha de l'encensoir. Mais à l'instant même où il toucha la fumée, le fantôme frissonna et disparut.

Les légendes du Hangon-ko inspirent encore parfois les artistes japonais. Je vis un jour à Tokyo le tableau d'une jeune épouse agenouillée devant l'alcôve où la fumée de l'encens magique assumait la forme du mari absent.

Bien qu'il n'y ait qu'une espèce d'encens qui possède le pouvoir de rendre visibles les formes des morts, la fumée de n'importe quel encens appelle, dit-on, des multitudes d'esprits invisibles. Ceux-ci viennent dévorer la fumée. Ils s'appellent Jiki-kôki ou « lutins mangeurs d'encens », et ils appartiennent à la quatorzième des trente-six classes de Gaki (prétas) reconnus par le Bouddhisme Japonais. Ce sont les fantômes d'hommes qui jadis fabriquèrent ou vendirent du mauvais encens afin de gagner plus d'argent. Et par le mauvais Karma que déchaîne cette action, ils se retrouvent dans la forme d'esprits affamés qui sont contraints de chercher leur seule nourriture dans la fumée d'encens.

14

Sous un soleil brillant, la vieille ville de pêcheurs de Yaidzu a un charme particulier de couleur neutre. Comme les lézards, elle prend des tons gris de la rude côte grise sur laquelle elle repose, se courbant autour d'une petite baie. Elle est protégée des mers mauvaises par un énorme rempart de pierres. Ce rempart, du côté de la mer, est construit en forme de terrasse. Les pierres

rondes qui le composent sont retenues en place par une sorte de clayonnage tressé entre des rangées de pieux enfoncés dans le sol, une rangée séparée de pieux soutenant chacun des gradins. Regardant vers la terre du haut de cet édifice, vos yeux errent par-dessus toute la ville, — large étendue de toits en tuiles et en bois gris, usés par le temps, — avec, ici et là, un bosquet de pins, qui marque l'emplacement de la cour d'un temple. Vers la mer, il y a une vue magnifique, une rangée déchiquetée de pics bleus qui se pressent nettement à l'horizon, comme des améthystes prodigieuses, et, au delà vers la gauche, le spectre glorieux de Fuji, qui se dresse énorme, au-dessus de tout. Entre les remparts et la mer, point de sable, seulement une pente grise de galets ; et ceux-ci roulent avec les vagues, de sorte qu'il est dangereux d'essayer de passer les brisants par une mer houleuse. Si une vague à galets vous frappe, comme cela m'est arrivé plusieurs fois, vous ne l'oublierez pas de sitôt ! À certaines heures, la plus grande partie de cette pente est occupée par des rangées de bateaux d'aspect bizarre, des bateaux de pêche d'une forme particulière à cette localité. Ils sont très larges et peuvent porter quarante à cinquante hommes chacun. Ils ont des proues hautes et bizarres, auxquelles sont attachés des charmes bouddhiques ou Shinto. La forme ordinaire du charme shinto écrit est tirée du temple de la Déesse de Fuji ; voici le texte : Fuji-san chôjô Sengen-gu dai-gyô manzoku, ce qui veut dire que si le propriétaire du bateau est heureux à la pêche, il s'engage à accomplir de grandes austérités en l'honneur de la divinité dont l'autel s'élève sur le sommet de Fuji.

Dans toutes les provinces côtières du Japon et même dans différents centres de pêche de la même province, les formes des barques et des instruments de pêche sont particulières à chaque région et à chaque village. Parfois même, certains villages à peine

éloignés de quelques kilomètres l'un de l'autre fabriquent des filets ou des barques aussi différents de type que pourraient l'être des inventions de races séparées l'une de l'autre par des distances considérables. Cette variété surprenante est peut-être due en partie au respect porté à la tradition locale, au pieux conservatisme qui perpétue l'enseignement et la coutume ancestrale, intacts pendant des centaines d'années. Mais elle s'explique mieux par le fait que les différents villages pratiquent différentes sortes de pêche ; et les formes des filets ou des barques fabriqués dans un endroit sont les inventions résultant d'une expérience particulière. Les grands bateaux de Yaidzu sont un excellent exemple de ceci. Ils furent construits d'après les nécessités spéciales de l'industrie de la pêche à Yaidzu, qui fournit des bonitons séchés à tout l'Empire. Il était indispensable qu'ils pussent affronter une mauvaise mer. C'est un dur travail de les mettre à l'eau, et de les en tirer ; mais le village tout entier participe à cette tâche. On improvise, en un instant, une sorte de glissoire en plaçant sur la pente des cadres de bois plat. Et l'on hisse les navires à carène plate sur les cadres au moyen de longs câbles. On voit parfois cent personnes et plus occupées ainsi à hisser un seul bateau, hommes, femmes et enfants tirant tous ensemble, au rythme d'un curieux chant mélancolique. À l'approche d'un typhon, les barques sont placées plus loin en retrait dans les rues du village. C'est très amusant de prendre part à ce travail ; si vous êtes un étranger, les pêcheurs vous récompenseront peut-être de vos peines, en vous montrant les merveilles de leur mer : crabes aux pattes d'une longueur étonnante, poissons-ballons qui se gonflent de la plus absurde façon, et autres créatures aux formes si extraordinaires qu'on a peine à les croire vivantes si on ne les touche pas.

Les grandes barques qui portent des textes sacrés à leur proue ne sont pas les objets les plus étranges que l'on voit sur la plage. Les paniers à appâts en bambous fendus, — de six pieds de haut et de dix-huit pieds de circonférence, au trou unique percé dans le haut en forme de dôme, — sont encore plus remarquables. Rangés le long des remparts pour sécher, on les prendrait de loin pour des habitations, ou des cahutes. Puis l'on voit aussi de grandes ancres en bois, en forme de socs de charrue, et chaussées de métal ; des ancres de fer, avec quatre oreilles, de prodigieux maillets en bois, dont on se sert pour enfoncer les pieux, et divers autres instruments, encore moins familiers, dont on ne peut même pas s'imaginer l'utilité. L'indicible étrangeté antique de tout cela produit en vous ce curieux sentiment d'éloignement, de l'éloignement dans le temps et l'espace, qui vous fait douter de la réalité du visible. Et la vie à Yaidzu est certainement la vie d'il y a plusieurs siècles passés. Les habitants appartiennent eux aussi au vieux Japon : ils sont aussi francs et aimables que des enfants, de bons enfants honnêtes, innocents du monde extérieur, et fidèles aux anciennes traditions et aux anciens dieux.

Je passais à Yaidzu les trois jours du Bon, ou Festival des Morts ; et j'espérais voir la belle cérémonie d'adieu du troisième et dernier jour. En beaucoup de régions du Japon, l'on présente aux esprits des barques minuscules sur lesquelles entreprendre leur voyage : petits modèles de jonques ou de barques de pêche, qui contiennent des offrandes de nourriture, d'eau, et d'encens enflammé ; et si la barque-fantôme est mise à l'eau la nuit, elle porte en plus une toute petite lanterne. Mais à Yaidzu on ne fait flotter que des lanternes ; et on m'apprit qu'on les lancerait après le coucher du soleil. Comme minuit était en général l'heure de cette cérémonie, je crus que c'était aussi l'heure de l'adieu à Yaid-

zu. Je fis imprudemment une sieste, comptant m'éveiller à temps pour voir le spectacle. Mais lorsque je me rendis à la plage à dix heures, tout était fini, et tout le monde était rentré chez soi. Au-dessus de l'eau je vis quelque chose qui ressemblait à une longue nuée de lucioles ; c'était les lanternes qui flottaient en une lente procession vers la haute mer. Elles étaient déjà si éloignées qu'on ne distinguait que des points enflammés de couleurs différentes ; j'étais très déçu, je sentais que j'avais, par ma paresse, manqué une occasion qui ne se reproduirait jamais, car toutes ces vieilles coutumes du Bon disparaissent rapidement. Tout à coup je me dis qu'il serait facile de rejoindre les lumières à la nage. Elles flottaient très lentement. Alors je laissai tomber ma robe sur la plage, et je plongeai dans l'eau. La mer était calme, et merveilleusement phosphorescente. Chaque brasse enflammait une traînée de feu jaune. Je nageai vite, et rejoignis la dernière barque de la flottille des lanternes bien plus tôt que je ne le croyais. J'eus l'impression qu'il serait malséant de déranger les petites embarcations, ou de les faire dévier de leur cours silencieux. Je me contentai donc de rester tout près de l'une d'elles et de l'étudier dans ses moindres détails.

La structure en était fort simple. Le fond consistait en une planche épaisse, parfaitement carrée, et d'environ dix pouces de large. Chacun de ses angles supportait un mince bâtonnet de seize pouces de haut ; et ces quatre supports, réunis sur le côté par d'autres bâtonnets transversaux soutenaient les côtés de papier. Une bougie allumée était fixée sur la pointe d'un long clou qui traversait le centre du fond. Le haut était découvert. Les quatre côtés représentaient cinq couleurs différentes, bleu, jaune, rouge, blanc et noir ; les cinq couleurs symbolisaient respectivement l'Éther, le Vent, le Feu, l'Eau et la Terre, — les cinq élé-

ments bouddhistes, qui sont identifiés métaphysiquement avec les cinq Bouddhas. Un des carrés de papier était rouge, un autre bleu, un autre encore jaune, la moitié droite du quatrième carré était noir, tandis que la moitié gauche, incolore, représentait le blanc. Aucun kaymiô n'était inscrit sur ces écrans transparents. À l'intérieur de la lanterne la bougie scintillait. Je regardai ces frêles formes incandescentes s'éloigner, dans la nuit, et toujours, comme elles flottaient ainsi, elles s'écartaient de plus en plus les unes des autres, sous l'impulsion du vent et des vagues. Chacune d'elle, avec son frémissement coloré ressemblait à une vie apeurée, tremblant sur le courant aveugle qui l'emportait vers l'obscurité lointaine… Ne sommes-nous pas nous-mêmes des lanternes lancées sur une mer plus sombre et plus profonde, nous éloignant toujours plus les uns des autres à mesure que nous avançons vers la dissolution inévitable ? Bientôt l'étincelle, la pensée qui est en chacun de nous se consume entièrement, et alors ces pauvres carcasses, avec tout ce qui reste de leurs couleurs jadis belles, se fondent pour toujours dans le néant incolore…

Au moment même de cette songerie, je commençais à douter si j'étais vraiment seul, à me demander s'il n'y avait peut-être pas plus qu'un simple frissonnement lumineux dans l'objet que les vagues berçaient près de moi : s'il ne contenait pas une présence qui hantait la flamme mourante, et qui surveillait le surveillant. J'éprouvai un léger frisson dû, peut-être, à une onde froide venant des profondeurs, ou peut-être à l'évocation d'une idée surnaturelle. Toutes les vieilles superstitions de la côte me revinrent à la mémoire, d'anciens et vagues avertissements du péril qui existait au moment du passage des âmes. Je me dis que si quelque mal m'arrivait dans la mer, au milieu de la nuit, à m'occuper ou à sembler m'occuper des lumières des morts, je servi-

rais moi aussi de sujet à quelque bizarre légende de l'avenir. Alors j'adressai aux lumières la formule d'adieu bouddhiste, et je me hâtai de regagner la plage.

En touchant les galets, je fus effrayé de voir deux ombres blanches se dresser devant moi. Mais une voix aimable me demanda si l'eau était froide, et me rassura tout à fait. C'était la voix de mon vieux propriétaire Otokichi, le marchand de poisson, qui était venu à ma recherche, accompagné de sa femme.

— L'eau était d'une fraîcheur agréable, répondis-je, en jetant ma robe sur mes épaules, pour les suivre.

— Ah ! dit la femme. Ce n'est pas prudent de s'aventurer ainsi dans la mer, la nuit du Bon.

— Je ne suis pas allé loin, dis-je. Je voulais seulement voir les lanternes.

— Mais même les esprits de l'eau, les Kappa, se noient parfois ! protesta Otokichi. J'ai connu un villageois qui nagea jusque chez lui pendant sept ri, par gros temps, après le naufrage de son bateau. Et pourtant plus tard, il fut noyé.

Sept ri équivalent à un peu moins de dix-huit milles ! Je demandai si aujourd'hui les jeunes gens du village étaient d'aussi forts nageurs.

— Sans doute y en a-t-il quelques-uns, dit le vieillard, car il y a beaucoup de bons nageurs. Tout le monde nage ici, même les petits enfants. Mais les pêcheurs ne nagent comme cela que lorsqu'il s'agit de sauver leur vie.

— Ou de faire l'amour, comme la fillette de Hashima, ajouta sa femme.

— Qui était-elle ? demandai-je.

— C'était la fille d'un pêcheur, répondit Otokichi. Elle avait un amant à Ajiro, à quelques ri d'ici. La nuit, elle nageait pour rejoindre, et le matin elle revenait aussi à la nage. Il faisait brûler une lumière pour la guider. Mais un soir il négligea d'allumer la lumière, ou bien elle s'éteignit… Et la fille de Hashima perdit son chemin et se noya…

— Ainsi, me dis-je, en Extrême-Orient, c'est la pauvre Héro qui est forcée de nager ! Comment, en de telles circonstances, jugerait-on Léandre en Occident ?

En général, vers l'époque du Bon, la mer devient très mauvaise. Et le lendemain matin je ne fus donc pas surpris de voir une forte houle. Elle s'accentua pendant toute la journée ; au milieu de l'après-midi, les vagues étaient devenues merveilleuses, et, assis sur le rempart, je les regardai jusqu'au soir. C'était une longue houle lente, massive et formidable. Parfois, juste avant de se briser, une vague gigantesque se fendait sur toute sa longueur verte avec un tintement de verre brisé : puis elle tombait et s'aplatissait avec un grondement qui faisait vibrer le mur au-dessous de moi… Je songeai au grand général russe qui forçait son armée à donner l'assaut comme la mer, — vague d'acier sur vague d'acier, tonnerre sur tonnerre… Il n'y avait presque pas de vent ; mais il devait faire gros temps ailleurs, et les brisants grandissaient toujours. Leurs mouvements me fascinaient. Combien indiciblement complexe est un pareil mouvement, et cependant combien éternellement jeune. Qui saurait le décrire parfaitement

pendant seulement cinq minutes ? Aucun mortel n'a jamais vu deux vagues se briser absolument de la même façon. Et sans doute nul mortel n'a jamais contemplé la houle de l'Océan, ni entendu son tonnerre, sans se sentir devenir très grave. J'ai remarqué que les animaux eux-mêmes, — les chevaux et les vaches, — deviennent méditatifs en présence de la mer, ils demeurent immobiles, à regarder et à écouter, comme si la vue et le bruit de cette immensité leur faisait oublier tout le reste du monde.

Il y a un dicton populaire sur cette côte, qui dit : « La mer a une âme, et elle entend ». Voici comment s'explique le sens de cette phrase : ne parlez jamais de votre crainte, lorsque vous avez peur sur mer ; si vous avouez que vous avez peur, les vagues s'élèveront tout à coup plus haut.

Or cette superstition me semble absolument naturelle. Je dois avouer que lorsque je suis sur la mer, ou dans la mer, j'ai peine à me persuader qu'elle ne vit pas, et qu'elle n'est pas une force consciente et hostile. Sur le moment, la raison n'arrive pas à dominer cette imagination. Afin de pouvoir songer à la mer comme à une simple étendue d'eau, il est nécessaire que je me trouve sur une hauteur quelconque d'où la houle la plus forte ne ressemble qu'à un ondoiement paresseux de rides minuscules.

Mais la conception primitive s'éveille encore plus fortement dans l'obscurité que dans le jour. Combien vivants paraissent alors les scintillements et les éclairs de la marée, par des nuits phosphorescentes, combien sinueux les tons changeants de sa flamme glacée… Plongez dans une mer par une nuit pareille, ouvrez vos yeux dans l'obscurité bleue-noire et regardez l'étrange jet de lumières qui suit chacun de vos mouvements : chaque point lumineux, vu à travers les flots, ressemble à un œil qui

s'ouvre et qui se ferme. À ce moment, on se sent vraiment enveloppé par une sensibilité monstrueuse, suspendu dans une substance vitale dont toutes les parties sentent, voient et veulent simultanément, un fantôme infini, à la fois froid et doux.

Je demeurai longtemps éveillé cette nuit-là, et j'écoutai les roulements de tonnerre et les fracas de la puissante marée. La basse des brisants lointains retentissait plus sonore que ces chocs distincts de bruits, plus sonore aussi que l'assaut des vagues proches : c'était un profond murmure ininterrompu qui faisait trembler la maison et que l'imagination comparait au piétinement d'une cavalerie fantôme, à une masse incalculable d'artillerie, comme si des armées, vastes comme le monde, accouraient du Levant.

Alors je me pris à songer à la vague terreur avec laquelle j'écoutais, tout enfant, la voix de la mer. Je me souvins que bien des années plus tard, sur les différentes côtes des différentes parties du monde, le bruit des brisants réveillait toujours en moi cette impression d'enfance. Cette émotion était plus vieille que moi par des milliers incalculables de siècles, c'était l'héritage total d'innombrables terreurs ancestrales. J'éprouvai bientôt le sentiment que la crainte de la mer seule ne représentait qu'un élément de la crainte multiple qu'éveille sa voix. Et tandis que j'écoutais la farouche marée de la côte de Surruga, j'y distinguais presque tous les bruits de terreur que l'homme connaît, non seulement les bruits d'immenses batailles, de canonnades interminables, de charges fantastiques, mais aussi le rugissement des fauves, les pétillements et les sifflements du feu, les grondements du tremblement de terre, le fracas des ruines qui s'écroulent et par-dessus tout une rumeur continuelle pareille à des cris et à

des clameurs étouffées, les Voix qui sont, dit-on, les voix des noyés. Suprême horreur du tumulte qui combinait tous les échos imaginables de la fureur, de la destruction et du désespoir.

Et je me dis :

— Est-ce surprenant que la voix de la mer nous rende graves ?

Conformément à sa parole multiple doivent répondre toutes les vagues de crainte immémoriale qui se meuvent dans la mer, plus vaste, de l'expérience de l'Âme. La profondeur appelle la profondeur. L'abîme invisible appelle cet abîme invisible dont le flux a créé nos âmes.

Donc, l'antique croyance, qui veut que le rugissement de la mer soit la parole des morts, contient beaucoup de vérité. C'est l'effroi et la douleur du passé mort qui s'adressent à nous dans cette crainte obscure et profonde qu'éveille en nous le bruit de la mer !

Cependant il y a des bruits qui nous émeuvent beaucoup plus profondément encore que la voix de la mer, — et de plus étrange façon, — des bruits qui nous rendent parfois graves, et même très graves, des bruits de musique.

La grande musique est un orage physique, qui agite, jusqu'à une profondeur inimaginable, le mystère du passé qui est en nous. C'est même une incantation prodigieuse, chaque instrument différent et chaque voix différente s'adressent séparément à des billions de souvenirs antérieurs à notre naissance. Il y a des sonorités qui évoquent les spectres de la jeunesse, de la joie et de la tendresse, il y a des sonorités qui appellent toute la douleur fantôme de la passion passée ; il y a des sonorités qui ressuscitent

toutes les sensations mortes de la majesté, de la puissance et de la gloire, toutes les exaltations épuisées, tous les héroïsmes oubliés. L'influence de la musique peut, en effet, paraître étrange à celui qui s'imagine que sa vie n'a commencé que depuis un siècle. Mais le mystère s'éclaire pour celui qui sait que la substance du Moi est plus ancienne que le soleil. Pour celui-là, la musique est une nécromancie : il sent qu'à chaque frémissement de mélodie, qu'à chaque onde d'harmonie, un tourbillon incommensurable d'ancienne douleur et d'ancien plaisir répond en lui par delà la mer de la Mort et de la Vie.

Plaisir et douleur : ils se confondent toujours dans la grande musique. C'est pourquoi la musique nous émeut plus profondément que la Voix de l'Océan ou qu'aucune autre voix. Mais dans le chant plus ample de la musique, c'est toujours la douleur qui joue la basse, le murmure des brisants de la Mer de l'Âme. Comme c'est étrange, de songer combien vaste est la somme de joie et de chagrin qu'il fallut supporter avant que le sentiment de la musique se fût développé dans l'esprit de l'homme !

Il est dit, je ne sais où, que la Vie Humaine est la Musique des dieux, que ses sanglots et ses rires, ses chants, ses cris et ses oraisons, ses clameurs de joie et de désespoir s'élèvent jusqu'à l'ouïe des immortels comme une harmonie parfaite… Ils ne font pas taire les sons de douleurs, car cela gâterait leur musique. Sans les sons d'agonie, la combinaison serait une discordance insupportable à leurs divines oreilles !

Et, d'un point de vue, nous ressemblons aux dieux, puisque ce n'est que la totalité d'innombrables vies passées qui nous procure, à travers un souvenir organique, l'extase de la musique. Tout le bonheur et le malheur des générations disparues re-

viennent nous hanter en d'innombrables formes d'harmonie et de mélodie. Ainsi un million d'années après que nous aurons cessé de contempler le soleil, la joie et le chagrin de nos propres existences se transfuseront, avec une musique plus riche, en d'autres cœurs, et réveilleront, pour une minute mystérieuse, un exquis et profond frémissement de voluptueuse douleur.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Au_Japon_spectral. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.